



OCEAN GLOBE RACE

8 MOIS

AUTOUR DU MONDE SUR PEN DUICK VI

Jeune architecte naval passée par l'école de Southampton, Anne de Kerviler, 24 ans, a eu la formidable opportunité de prendre part à trois manches de l'Ocean Globe Race avec l'équipage victorieux de Marie Tabarly sur le légendaire *Pen Duick VI*. Une expérience intense et riche d'enseignements qu'elle a accepté de restituer à *Voiles et Voiliers* quelques semaines après son retour sur le plancher des vaches.

25 nœuds au près.
Que du bonheur
à la barre pour Anne
de Kerviler!

Le 11 avril 2024, l'Océan Globe Race (OGR), la course autour du monde en équipage en quatre étapes, s'achève pour nous à Cowes. Nous débarquons les yeux pleins d'étoiles et imprégnés de souvenirs de ces huit derniers mois de navigation et de rencontres inattendues aux escales. Cette aventure est née en 2022, lorsque Marie Tabarly a constitué son équipage pour naviguer à bord de *Pen Duick VI*. Conformément aux règles de course, plus de la moitié d'entre nous sont des amateurs : les Volon'Terres. Les critères de sélection reposent sur les connaissances en matière de navigation, mais aussi sur les qualités humaines et la proposition d'un projet engagé, en accord avec l'association Elemen'Terre, répondant à la question sur le thème de l'héritage : quelle planète allons-nous léguer ?

Un lien fort entre marins

Au cours des entraînements, nous avons bâti une équipe soudée et complice. La bienveillance règne, nos différences de nationalité, tempérament, expériences, sexe, tailles, sont nos forces. Chacun est capable de venir en aide ou de se laisser épauler. Point d'individualisme à bord.

À mon retour en France, une question revient souvent : quelle manche avez-vous préférée ? La réponse est difficile à formuler : elles étaient toutes tellement différentes. Selon l'océan que nous traversons, l'allure du bateau, donc les conditions dans lesquelles nous naviguons, la vie à bord est en constante évolution. Les journées passent mais ne se ressemblent pas. Jamais. Tout change tout



PEN DUICK VI

Le sextant pour tous. Véronique Bonneville réalise des relevés lors du coucher de soleil.

le temps. Nous prenons un quart sous un brouillard épais et une pluie fine pour laisser au quart suivant un bateau ensoleillé qui file grâce à un vent bien établi. Nous sommes à la merci des éléments, température et humidité variables, gîtés au près ou à plat avec du roulis au portant. Nous nous adaptons. Dans le pot au noir, lors de la première manche, quelques secondes suffisent pour nous obliger à tout revoir. Nous glissons sous spi lorsque des nuages noirs apparaissent derrière nous. Marie Tabarly, notre skippeuse, nous demande de sortir équipés, balises, gilets, harnais. Nous affalons le spi et l'air ambiant se refroidit soudainement, et le vent passe de 12 à 47 nœuds. La mer plate se dessine autour de nous, structurée, magistrale, balayée par des bourrasques.

En partageant nos péripéties vécues lors des manches avec les autres équipages, nous réalisons que nous ne vivons pas la même course. D'une part, nous évoluons dans des systèmes météorologiques différents car les écarts se creusent vite ; d'autre part les bateaux de la course datent certes de la même époque, mais ils restent singuliers. Ainsi, chaque équipage a mis en place sa propre organisation. À bord de *Pen Duick VI*, nous fonctionnons en quarts

de trois heures : pont, repos puis stand-by. Sur *Maiden*, les quarts durent quatre heures, partagés entre le cockpit avant, réglages de grand-voile et barre. Il y a peu de temps pour se reposer. *Maiden* est un bateau difficile. À bord de *L'Esprit d'équipe*, les quarts durent également quatre heures : trois équipiers sur le pont et un en stand-by qui occupe sa première heure de quart à manger ou à lire. Malgré ces ressentis différents, il existe entre les marins de l'OGR un lien fort. Lorsque nous décrivons nos aventures, elles résonnent et trouvent écho en chacun de nous.

L'Océan Globe Race se déroule dans l'esprit de la première Whitbread, disputée il y a cinquante ans. Nous ne pouvons évidemment pas voyager dans le temps, mais nous naviguons sur des bateaux des années 70 et reproduisons des conditions similaires à celles d'autrefois. Cette course se place dans



PEN DUICK VI

Séance de débrief. Tom Napper et Marie Tabarly discutent du dernier envoi de spi.



PEN DUICK VI

une démarche de low-tech, à une époque où la réduction de la consommation est au centre des débats. Ainsi, sans téléphone, MP3, GPS, ni accès aux outils de navigation modernes, nous obtenons des informations météo grâce aux weatherfax. De nombreuses stations n'émettant plus, certaines régions sont peu desservies et nous n'avons, par exemple, pas d'informations météo dans l'Atlantique Sud. Ces contraintes choisies apportent une réelle dimension pédagogique à cette épreuve. Sans logiciels, nous apprenons à mieux lire le ciel en prenant le temps d'observer les nuages et l'environnement qui nous entoure.

La perception du temps en mer est très différente de celle sur terre. Nous vivons

“ Notre imagination est stimulée. ”

au rythme du soleil et de nos quarts. Nous pouvons lire, écrire, discuter, jouer, contempler... À bord, il y a deux raisons acceptables pour réveiller un équipier : la première, naturellement, pour une manœuvre et la seconde pour une partie de cartes. Durant la première

étape, j'ai planté des avocats et consacré une après-midi à préparer des filets pour supporter mes plantations. Tom Napper, numéro 1 à bord de *Pen Duick VI*, est ravi que je

transforme la soute à voiles en «jardin botanique». Avec Simon Lebreton, Volon Terre de 24 ans, nous avons commencé à apprendre l'arabe. J'ai dévoré de nombreux livres, classiques, politiques et romans. Nos lectures rythment les journées et je m'attache aux personnages qui me manquent une fois

le livre terminé. L'absence de technologie stimule notre imagination, notre esprit et nos discussions. Ainsi, Capucine Treffot fait preuve de créativité quand à bord de *Maiden* la génératrice et donc la cuisine cessent de fonctionner. Elle improvise une marmite norvégienne : «*Je faisais chauffer de l'eau avec un jetboil (petite gazinière), puis la versais dans une marmite avec des lentilles ou du riz. Je plaçais ensuite la marmite dans un sac de couchage jusqu'au lendemain matin.*»

Véronique Bonneville, cheffe et équipière à bord de *Pen Duick VI*, fait, pour sa part, l'éloge de la patience : «*On ne parle pas suffisamment de la patience et de la résilience que nécessite la navigation à la voile, qui plus est au large sur de longues traversées. On retient les départs au lof, les vitesses max, ce fameux surf où le spi s'est dégonflé quand la vitesse du bateau a dépassé celle du vent apparent. On se*



Passage du cap Horn. Tout le monde sur le pont, de gauche à droite, de haut en bas : Hugo, Noé, Marie, Gérald, Anne, Tom, Edith, Estelle, Kai, Mathys, Julia, Franck.



Serein dans les déferlantes. Tom Napper à la barre à l'approche du cap Horn.

PEN DUICK VI

souviendra des changements des yankees de nuit, des vagues qui submergent l'étrave, de se faire tremper quelques minutes avant la fin du quart. Se souviendra-t-on de l'attente? De l'ennui, d'une matinée à attendre le passage d'un front, à surveiller un vent instable si l'après-midi s'avère épique, avec deux envois de spi pour slalomer entre les grains? Se souviendra-t-on de ces scènes, jamais filmées, où il ne se passe rien? Rien? Non, ces scènes où il se passe tout. Où l'on fait des lectures à voix haute de l'histoire des constellations. Où une équipière raconte l'avancement de son polar et ces nuits où personne ne parle, mer plate, bômes triangulées.»

De retour à terre, je suis confrontée à la réalité de la surabondance d'informations instantanées. Trop souvent, nous consultons nos téléphones au détriment de l'interaction avec notre entourage et perdons la richesse de ces échanges. En mer, lorsque nous avons des questions sur des faits historiques, du vocabulaire ou de l'orthographe, nous ne pouvons pas consulter notre téléphone, un ordinateur ou encore nous rendre à la bibliothèque, alors nous nous adressons aux autres équipiers. Cela débouche régulièrement sur des discussions insolites. Les débats pour épeler le mot «pingouin» peuvent ainsi

occuper une partie de la journée. Chacun y va de sa tentative et nous retrouvons cette tradition de transmission orale qui existe depuis la nuit des temps.

Passionnés et non-initiés réunis autour de légendes

Pendant le tour du monde, j'ai fait la rencontre de Mathias Lestienne, 22 ans, qui court sur *L'Esprit d'équipe*. Nous réalisons que nous avons suivi les mêmes études d'architecture navale à Southampton. Sans savoir que nous allons prendre part à l'OGR, nous choisissons le même sujet de fin d'étude : la réutilisation des bateaux dessinés selon la jauge IOR, créée en 1970 avec pour vocation de les rassembler dans des courses internationales. En analysant la règle et cette jauge, Mathias imagine une nouvelle classe de bateaux pour le tour du monde. De mon côté, j'étudie les possibilités de modification des bateaux de cette époque pour les simplifier et les rendre plus accessibles. Aujourd'hui de nombreuses unités ne sont plus utilisées ou très peu et stationnent sur des parkings ou dans des chantiers. Les bateaux à voile font partie de notre patrimoine, les premiers datant de 3 500 av. J.-C. Ils ont été témoins de nombreux moments clefs de notre vécu commun. Leur esthétique, leur fonctionnalité ou leur rôle dans le passé leur confèrent une histoire qui mérite d'être racontée.

Cette course a permis de faire renaître des projets en recyclant des bateaux, leur offrant, pour certains, une nouvelle vie. Elle rassemble des passionnés et des non-initiés autour de légendes. Au long cours, l'endurance est de rigueur et à bord de voiliers



Caractère. Pen Duick VI sous yankee tangonné, une des allures préférées du bateau.

PEN DUICK VI

d'un certain âge, nous devons maintenir l'équilibre entre performance et préservation du matériel. «C'est formateur de naviguer sur des bateaux de cette époque, la nouvelle page doit être aussi intéressante que celle qui a déjà été écrite», abonde Clémence Tercinier.

Quarante jours de vie commune

Pen Duick VI est un bateau exigeant, physique et technique. Marie Tabarly répète souvent qu'il ne pardonne pas les fautes d'inattention. Les charges sont monumentales, une manœuvre requiert au minimum la moitié de l'équipage sur le pont et lors des empannages, nous sommes tous à nos postes. À l'approche du cap Horn, nous rencontrons une dépression coriace, le vent monte rapidement et les vagues sont de plus en plus impressionnantes, entre 8 et 10 mètres. Alors que la brise s'établit à 50 nœuds, Mathys Delmere, Volon'Terre de 28 ans, glisse dans un surf à 28,3 nœuds et bat tous les records de vitesse de *Pen Duick VI*. Le vent ne cessant de monter, Marie Tabarly appelle les onze équipiers afin de réduire la toile. Sur le pont, l'activité est à son comble et la coordination est indispensable, nous sommes debout dans le balcon avant avec Tom Napper pour aider le yankee à descendre. Face à ces montagnes liquides, je me sens toute petite et éprouve un profond sentiment de liberté. En prenant la barre pour notre quart suivant, Franck Dumas, Volon'Terre de 34 ans, partage ses consignes reçues : «Cap au 90° et si je pars au tapis, serrez les fesses et attendez que ça passe.» L'océan s'assombrit rapidement et le vent monte jusqu'à plus de 60 nœuds. La mer paraît se couvrir d'écaillés. Le vent s'empare du sommet des lames et l'écume s'envole. Il semblerait que la crête des vagues capture un fragment du ciel, nous permettant de voguer sur un océan maculé de taches turquoise. Après des quarts aussi intenses, l'adrénaline nous maintient en pleine forme et il peut être



Changement de quart avec le sourire.
De gauche à droite : Tom Napper, Simon Lebreton, Anne de Kerviler, Kai Weeks, Eléa Luçon, Guillaume Tauran.

“ Nous sommes unis dans l'aventure. ”

difficile de reprendre un rythme normal alors nous varions les occupations. L'Ocean Globe Race a été une aventure humaine extraordinaire rassemblant des amateurs passionnés de mer et de voile. Vivre à dix ou douze personnes dans un espace restreint représente un vrai défi, comparable aux conditions de vie des astronautes à bord de la station spatiale internationale. Sur quarante jours de vie commune, les aspects du quotidien sont magnifiés, il n'y a plus de faux-semblant, la spontanéité et la franchise s'imposent. Mathias Lestienne décrit son année comme «un stage de ressources humaines». Malgré la compétition, les conditions de vie et météorologiques difficiles, la solidarité et la coopération entre les bateaux se sont renforcées, créant une atmosphère de course saine et bienveillante entre les équipages.

Les participants ont des profils variés, régatiers expérimentés, marins chevronnés ou encore novices. En ce qui concerne les professions, étant donné que c'est une course d'amateurs, nous exerçons des métiers divers :

infirmier, artiste, journaliste, ingénieur, moniteur de voile, architecte naval... Nous sommes unis par notre passion pour l'aventure. La diversité et la mixité constituent une richesse indispensable à la performance. Ces courses rendent la voile accessible à un plus grand nombre de passionnés, au-delà des habitués et professionnels du milieu.

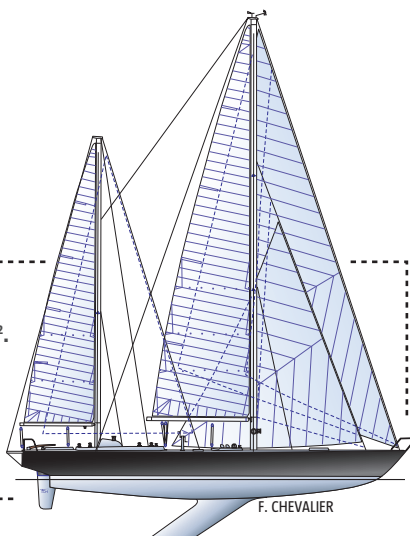
Des vétérans avec des yeux brillants d'émotion

Érik Orsenna dépeint la vie de marin avec précision et capture ce que je ressens après cette année de navigation : «*Celles et ceux qui décident d'aller sur la mer ont des existences plus pleines que les autres. On croit qu'ils les fuient, alors qu'ils vont à la source de toute vie. On croit qu'ils partent pour oublier alors qu'ils ont choisi le milieu qui sans cesse leur rappelle l'essentiel : l'humilité (face à plus grand, plus fort que soi), la détermination (le vent de face n'a jamais interdit de tracer sa route), la solidarité (la valeur d'un équipage se mesure à son unité), la liberté (il n'y a pas de route tracée sur la mer) et de nouveau l'humilité (sitôt après notre passage, le sillage s'efface).*»

Il est impensable d'aborder cette régate sans évoquer la communauté que nous avons formée à bord des bateaux et entre les différentes équipes. Au cours de l'année, nous avons eu l'opportunité de rencontrer d'anciens participants de cette course mythique, avant le départ à Lorient, lors d'une réunion à bord de *Pen Duick VI*, puis à Auckland. Les yeux brillants d'émotion, ces vétérans ont partagé avec enthousiasme quelques anecdotes et leur joie de revoir ces bateaux. Après toutes ces années, ils ont su maintenir des liens forts entre eux. Il en est de même pour nous aujourd'hui et il y a de fortes chances que ce sera toujours le cas dans quelques années. C'est aussi ça la voile : un lien indéfectible avec la mer et entre les équipiers.

PEN DUICK VI À LA LOUPE

- Long. hors tout : **22,25 m.**
- Long. flottaison : **18,80 m.**
- Largeur : **5,35 m.**
- Tirant d'eau : **3,45 m.**
- Déplacement : **34 000 kg.**
- Grément : **ketch marconi.**
- Grand mât : **25 m.**
- Surf. de voilure au près : **260 m².**
- Année de construction : **1973.**
- Lieu de construction : **arsenal de Brest, par la BCN.**
- Architecte : **André Mauric.**



OGR. « Comment en sommes-nous arrivés là ? » : Le carnet de bord d'Anne, équipière sur Pen Duick VI

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ogr-comment-en-sommes-nous-arrives-la-le-carnet-de-bord-danne-equipiere-sur-pen-duick-vi-e9d55b06-4d60-11ee-8185-1994beff60be>

Publié le 08/09/2023 à 15h50

Anne de Kerviler

À quelques jours du départ de l'Ocean Globe Race, tour du monde en équipage avec escales inspiré de la Whitbread, Anne de Kerviler, jeune diplômée en architecture navale de Southampton et équipière de Pen Duick VI, nous envoie son premier carnet de bord dans lequel elle raconte les débuts du projet.

J-3 avant le départ de la première étape de l'Ocean Globe Race depuis Southampton pour Le Cap (Afrique du Sud).

Comment en sommes-nous arrivés là ?

Comment en sommes-nous arrivés là ? En avril 2022, Marie Tabarly annonce qu'elle recherche un équipage pour courir la course autour du monde à bord de *Pen Duick VI*, le nouveau projet de son association Elemen'terre. La nouvelle se propage rapidement, et nous la découvrons tous de différentes manières. Mes deux petits frères me la partagent le jour même en me disant de foncer. La sélection débute avec des vidéos et des lettres de motivation, puis des entretiens. Elle se poursuit en mer au travers de navigations et de régates au cours desquelles j'ai la chance de faire de merveilleuses rencontres et de découvrir un bateau riche en histoire et en sensations. Les équipages de candidats se répartissent sur l'Armen Race, la Fife Regatta, le tour d'Irlande, la Drheam Cup et enfin le Tour des Îles Britanniques.



Chacun a trouvé sa place à bord de Pen Duick VI. | MARTIN KERUZORÉ

L'opportunité de rouvrir la course au large à un plus grand public

En septembre, Marie nous réunit pour un week-end d'olympiades, les « Elemen'terre Games », afin que tous les candidats se rencontrent. Nous découvrons tous ensemble la liste des Volon'terres – les 14 bénévoles qui alterneront entre les quatre étapes de l'Ocean Globe Race. Cette course rassemble des bateaux dessinés avant 1988 pour un tour du monde en équipage avec escales. Dans l'esprit de la première Whitbread de 1973, qui, comme Pen Duick VI, fête ses 50 ans cette année, le tour se fait sans GPS avec les moyens d'autrefois. De plus, chaque équipage doit être constitué d'au minimum 70 % de bénévoles, ce qui donne l'opportunité de rouvrir la course au large à un plus grand public, et un maximum de 70 % de l'équipage peut être renouvelé entre chaque étape. À bord, nous sommes 12 : Marie, la capitaine ; Tom, le second ; Kai, le technicien du bateau ; le navigateur ; le cuisinier et les sept Volon'terres. En mer, la vie est rythmée par les quarts : trois heures sur le pont, trois heures de repos et trois heures de stand-by.

Notre année s'organise autour de la préparation du bateau et des entraînements en mer. Je rejoins *Pen Duick VI* le 20 décembre pour deux mois de navigation au milieu de ma dernière année d'études en architecture navale. Direction Lanzarote, d'où nous prenons le départ de la transat du RORC. La sélection des Volon'terres n'a pas dû être évidente, mais rapidement je me rends compte de la qualité des choix. Marie a su réunir un équipage varié et enthousiaste dans toutes les conditions.



L'équipage de Pen Duick VI sur l'Ocean Globe Race. | MARTIN KERUZORÉ

'Le sixième jour de transat, un gros « CLACK » me réveille'

Au cours de nos navigations, nous progressons rapidement en suivant les conseils des plus expérimentés, petit à petit les manœuvres deviennent plus fluides. Nos empannages sous spi dans les alizés se font maintenant les yeux fermés. Je trouve mes marques et positions favorites, je me précipite à l'avant dès que nous manœuvrons. Le sixième jour de la transat, un gros « CLACK » me réveille, nous sortons tous de nos bannettes en courant pour rejoindre le quart sur le pont, la drisse de spi a rompu. À la barre, Élodie maintient le spi sous le vent pour faciliter sa récupération. Il y a 40-45 nœuds dans le grain, il pleut des cordes et une vague balaie le pont. Nous sommes huit alignés à l'avant pour ramener le spi à bout de bras. Je me retrouve dans la soute à voile avec Marie, et prises de fous rires, nous remontons les bords d'attaque pour démêler le spi.



Pause à terre pour profiter des Caraïbes pendant l'entraînement de l'hiver. | ANNE DE KERVILER

À l'issue de la transat, en arrivant à Grenade, nous retrouvons les autres équipages, puis passons quelques jours à naviguer dans les îles. De retour aux Caraïbes après 40 ans, les Antillais se souviennent du bateau, les Dominicains nous accueillent avec enthousiasme, heureux de retrouver *Pen Duick VI*. La cohésion d'équipage se renforce aussi bien en mer qu'à terre. En mer, les manœuvres rythment nos journées, et des parties de cartes endiablées nous permettent de découvrir nos différentes personnalités. Newsflash : nous aimons tous gagner. À terre, nous avons la chance de découvrir ensemble des endroits extraordinaires avec de belles randonnées et des baignades dans les Antilles. Une partie de l'équipage débarque mi-février pour laisser sa place au reste de l'équipe avant la Caribbean 600 et une transat retour intense à la suite d'aléas météo et d'avaries de barre.



Entraînement à la récupération d'homme à la mer. | ANNE DE KERVILER

'Si l'un de nous tombe, une excellente coordination de l'équipe est nécessaire.'

Cet été, l'équipe s'active pour finir de préparer le bateau, nous testons les nouvelles voiles et leurs pennons roses. La sécurité à bord est primordiale, nous nous entraînons aux manœuvres d'homme à la mer. Si l'un de nous tombe, une excellente coordination de l'équipe est nécessaire, compte tenu du haut franc-bord de *Pen Duick VI*, une seconde personne doit sauter. Ces discussions sont indispensables, et nous sommes tous attentifs aux expériences de chacun.



C'est une expérience unique que s'apprête à vivre Anne, équipière bénévole sur Pen Duick VI pour l'Ocean Globe Race. | MARTIN KERUZORE

Il y a quelques jours, émus, nous disions au revoir à la Bretagne pour rejoindre Southampton. Le bateau est prêt, et notre fine équipe aussi.

Ocean Globe Race. Le carnet de bord de l'étape 1 d'Anne, équipière à bord de Pen Duick VI (1/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ocean-globe-race-le-carnet-de-bord-de-letape-1-danne-equipiere-a-bord-de-pen-duick-vi-1-3-b68b02e2-77b7-11ee-8fc9-410e7fd09adf>

Publié le 02/11/2023 à 16h00

Anne de Kerviler

Le départ de la deuxième étape de l'Ocean Globe Race sera donné le 5 novembre prochain. Anne de Kerviler, jeune diplômée en architecture navale de Southampton et équipière de Pen Duick VI sur ce tour du monde, nous envoie son deuxième carnet de bord, écrit entre Southampton et l'Équateur.



Tom, Guillaume, Simon, Kai, Elea et Anne. | MARIE TABARLY

Le 10 septembre, les bateaux quittent tour à tour Southampton sous une fine pluie anglaise devant les applaudissements et saluts des autres équipages et spectateurs. Les derniers jours sont émouvants et après des adieux à l'Europe et nos familles, nous sommes soulagés de partir et impatients de retrouver la paix du large.

Départ sous spi devant la légendaire ville de Cowes, nous sortons du Solent alignés avec *Translated 9* et *Maiden*, la vue du ciel doit être magnifique. Pendant cette première étape, nous découvrons comment fonctionnent les autres bateaux ainsi que nos concurrents directs. Nous ne sommes pas déçus, les premiers jours se déroulent presque en match race avec *Maiden*, *Spirit of Helsinki* et *Translated 9*, souvent à portée de VHF. Trois jours après le départ, nous apercevons les Italiens sur l'horizon. Sous spi, ils croisent quelques longueurs derrière nous et nous nous suivons quelques heures mais la pasta party/apéro attendra Cape Town.



Tom et Marie. | ANNE DE KERVILER

Rapidement nous prenons l'habitude du rythme de vie à bord, en équipe de trois ou quatre les relèves de quart se font toutes les 3h. Je partage mes quarts avec Kai et Simon : Kai, un Viking aujourd'hui breton de reconversion, navigateur brillant et expérimenté savant dans toutes les activités et Simon, futur inventeur, troubadour, aventurier, un rayon de soleil qui illumine nos journées. Tous deux très cultivés, nos discussions sont riches et variées toujours avec ce brin de folie qui nous fait rire même sous la pluie.

'Nous appartenons au même monde, celui des vivants.'

Encore proches des côtes en ce début de course, nous recevons souvent la visite de dauphins. De nuit, nous les voyons surgir comme des torpilles dans le plancton bioluminescent. Un matin pendant notre quart, un groupe d'une dizaine de dauphins vient nous rejoindre et Simon part s'allonger sur l'étrave, en figure de proue, les mains à fleur d'eau. Il revient ensuite vers le cockpit des étoiles plein les yeux : « J'entendais les dauphins chanter leur joie, je suis persuadé qu'ils étaient conscients de ma présence, j'ai joué avec eux. Si jamais il existe un langage universel, ce serait des intonations, je comprenais leurs cris, ils comprenaient les miens. J'ai partagé un beau moment ! Nous appartenons au même monde, celui des vivants. »



Simon en train de jouer avec les dauphins. | MARIE TABARLY

Hors quart, nous passons du temps à nous reposer ou dans le carré, à lire et s'occuper. Une après-midi, je suis assise dans la cuisine avec Estelle lorsque nous entendons, 'Pen Duick VI, Pen Duick VI' à la VHF. Philippe et Marie étant dehors, je pars répondre (en me trompant d'abord avec la BLU). 'Station calling Pen Duick VI', 'Pen Duick VI de la Marine Nationale nous apercevons votre bateau et n'allons pas passer loin'. Ne sachant pas trop à quoi nous attendre, nous courrons sur le pont pour voir un Falcon passer tout près à basse altitude. En grande fan de Top Gun, je vous remercie pour ce moment magique.

À bord, nous avons un jeu de 13 voiles, maximum fixé par les règles de courses. Avec de nombreuses options de voiles d'avant, nous manœuvrons souvent pour nous adapter aux conditions. Par rapport à d'autres bateaux, nous n'avons pas d'enrouleur mais des mousquetons qu'il faut endrayer sur les étais demandant de la préparation et de la main-d'œuvre. Pour les empannages sous spi, nous sommes en général au complet sur le pont, avec pour chacun un rôle précis.

Après une belle descente du golfe de Gascogne et le long des côtes portugaises nous trouvons les alizés de Nord Est et glissons sous spi tout schuss vers le sud. Ce n'est qu'à moitié une blague, avec nos pantalons rouges et tee-shirts, nous ressemblons à une équipe de moniteurs de ski. Le ciel étoilé évolue rapidement nous offrant des nouvelles constellations dont l'étude occupe une partie de nos soirées. Nos nuits sont toutes aussi actives que nos journées. Pendant nos quarts, Simon parcourt le pont à la recherche de poissons volants égarés afin de leur rendre leur liberté. Ces animaux sont fascinants, capables d'évoluer dans deux différents fluides, seuls ou en escadrille, ils peuvent voler plusieurs dizaines de mètres.

Session live music

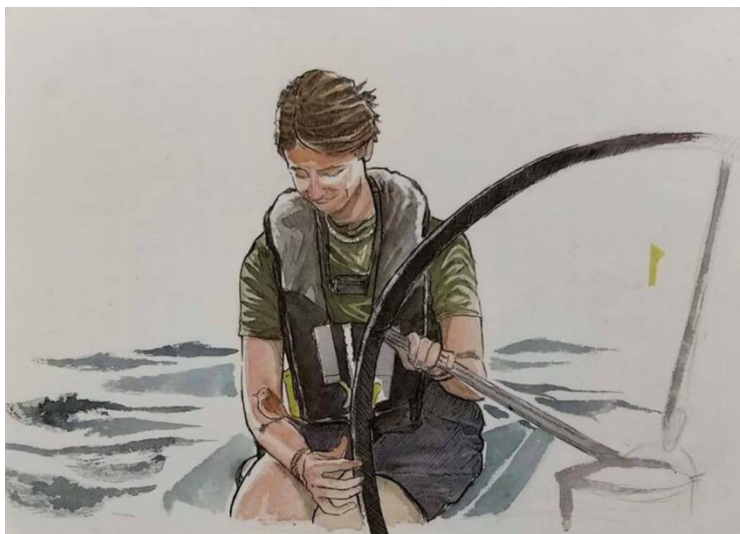
Nous aidons régulièrement Estelle à préparer les repas en coupant les ingrédients. Douze marins à nourrir, c'est un sacré boulot. Au large de Madère, sous un soleil étincelant, nous coupons des avocats pour une

salade. Je mets les noyaux de côté avant de passer l'après-midi à préparer des filets pour supporter quatre verres d'eau avec mes futures plantations. Tom est absolument ravi que je transforme la soute à voile en jardin botanique. De temps en temps, Kai et Simon partagent leurs talents de musiciens. Avec la guitare électrique de Kai branchée aux enceintes du bateau, nous avons la chance de vivre des sessions uniques de live music au milieu de l'Atlantique.

Vidéo. Session live musique à bord de Pen Duick VI

Tous les matins et soirs, réunion à la BLU avec les autres bateaux, chacun partage sa position estimée, les éléments météorologiques obtenus souvent grâce à des cargos ainsi que les faits marquants de sa journée. Puis Marie sort sur le pont annoncer 'La Gazette de Pen Duick VI' et les dernières nouvelles de la Coupe du Monde de rugby. À l'approche des îles du Cap Vert le soir de France – Namibie, le temps est clément et tout le monde est sur le pont pour l'apéro, Philippe sort sa radio et nous suivons des yeux l'antenne qu'il déploie vers le haut du mât. La réception s'avère plus difficile que prévu, nous arrivons à suivre les commentaires pendant cinq minutes. En mer nous prenons rapidement conscience de la facilité d'accès aux informations que nous avons à terre et considérons comme acquise.

Nous passons une belle journée à longer les ravissantes îles du Cap Vert. Dans la matinée, Tom aperçoit une nageoire : 'un requin !' s'exclame-t-il, avant que Marie et Philippe ne répondent que le requin est un peu plat et que c'est en réalité une grande raie manta. Plus tard, Eléa accueille un petit oiseau pour un moment suspendu : *« petit à petit, il se rapprochait de moi jusqu'à venir se poser sur mes jambes et se blottir contre mon gilet. Puis il est descendu le long de mon bras avant de poursuivre son exploration du bateau. Heureusement que je n'avais besoin que de fins mouvements pour barrer. »*



Eléa dessinée par Guillaume. | GUILLAUME TAURAN

La route se poursuit vers l'Équateur...

Ocean Globe Race. Le carnet de bord de l'étape 1 d'Anne, équipière à bord de Pen Duick VI (2/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ocean-globe-race-le-carnet-de-bord-de-letape-1-danne-equipiere-a-bord-de-pen-duick-vi-2-3-2e66f35c-7970-11ee-8fc9-410e7fd09adf>

Publié le 03/11/2023 à 16h00

Anne de Kerviler

Le départ de la deuxième étape de l'Ocean Globe Race sera donné le 5 novembre prochain. Anne de Kerviler, jeune diplômée en architecture navale de Southampton et équipière de Pen Duick VI sur ce tour du monde, nous envoie son deuxième carnet de bord, écrit entre l'entrée de l'Équateur et dans l'Atlantique Sud.



Philippe, Estelle, Kai, Eloïse et Laurent s'affairent sur le pont. | ANNE DE KERVILER

Nous poursuivons notre descente vers le Sud dans les alizés de Nord Est, les températures augmentent rapidement. Nous passons maintenant nos quarts de nuit en shorts et tee-shirts et dans le bateau c'est le début de la course aux ventilos. Direction le pot au noir, aussi appelé Zone de Convergence Intertropicale, ce lieu caractérise le changement de système entre les 2 hémisphères. À bord, les initiés le décrivent comme un grand bazar dans lequel les nuages surgissent de nulle part et le vent tourne à 360°, ou comme dit Marie : « les chiottes du monde » Il se déplace en latitude et sans prévision météo, il est difficile de connaître sa position et son ampleur.

'Des rafales à 47 nœuds'

Un jour Marie nous demande à tous de sortir sur le pont, équipés, c'est-à-dire gilets, harnais et bananes avec nos balises. Derrière le bateau, des nuages noirs se déplacent particulièrement vite. Rapidement, nous nous organisons sur le pont pour affaler le spi, je croise le regard de Kai : l'air ambiant s'est refroidi en quelques secondes. Répartis entre le cockpit et le jacuzzi (notre cockpit central), nous touchons jusqu'à 47 nœuds. L'ambiance est bonne, le bateau bien configuré et au portant, l'impression de vent est fortement diminuée, il n'y a pas de vagues mais nous voyons les poissons volants tenter des sorties et faire du sur place. Après 1 h de grain, le pont est rincé à l'eau douce et nous fêtons l'anniversaire d'Estelle, bougies plantées sur un crumble que nous avons préparé avec Simon dans la matinée.



À bord de Pen Duick. | ANNE DE KERVILER

‘Semblable à un désert dans une tempête de sable, la mer se dessine autour de nous.’

Plus au Nord que d'usage, il semblerait que le pot au noir nous ait déjà gracieusement ouvert ses portes. Le lendemain matin, après une nuit passée à étudier l'anatomie des nuages, nous prenons notre quart avec Simon et Kai. Nous devons rester vigilants, en effet cet air froid souffle à nouveau nous avertissant de l'arrivée d'un grain. C'est le début d'un quart d'anthologie, les grains ne cessent que 15 minutes avant la fin de notre quart. Semblable à un désert dans une tempête de sable, la mer se dessine autour de nous, magnifique, structurée, balayée par des bourrasques qui entraînent le sommet des vagues dans une brume salée. Simon qui a habité en Thaïlande compare ces conditions à la mousson. Nous sommes les seuls de la journée à pouvoir témoigner de ces conditions alors que le soleil participe généreusement aux quarts suivants. Par la suite, il arrive de plus en plus régulièrement qu'il pleuve pendant notre quart notamment lorsque je barre. C'est le début de notre malédiction qui nous vaut le surnom de chats noirs de la part du reste de l'équipage.

Lentement la houle de Sud-Est s'installe, nous sommes sortis du pot au noir et l'alizé se met en place, prochaine étape, l'Équateur. Ce passage est inoubliable, très important dans nos vies de marins. Nous retrouvons ce chemin tant de fois emprunté, marqué par l'histoire et les traditions. Le 28 septembre, vers 10 h du matin, Marie traverse le bateau en chantant et nous entraîne sur le pont pour voir Philippe surgir de la piscine (notre cockpit avant). Neptune, coiffé d'une couronne en aluminium dont dépassent des bouts, et armé de son trident (dont une des branches est un saucisson) s'est invité avec Calypso sur notre bateau pour le passage de l'équateur. Nous assistons alors à un discours épique de Neptune rédigé par Éloïse : « *Vous osez espérer, que je vous laisse passer ! Comme ça, un beau matin, vous ne manquez pas d'air ! Ce n'est pas anodin, de changer d'hémisphère !* ». Puis, nous nous positionnons chacun notre tour, les novices, face aux dieux des océans pour un baptême. Calypso nous offre le sang des poissons et nous enduit d'un mélange blanchâtre (des mix d'ingrédients intéressants mais je vous épargne les détails). À bord d'un *Pen Duick* animé par les rires et la fierté d'avoir passé la grande ligne rouge, en réalité bien invisible, une grande douche collective avec des seaux d'eau prend place sur le pont, au soleil.



L'équipage de Pen Duick. | ANNE DE KERVILER

À proximité de la latitude 0°, nous avons la chance de voir la lune faire son entrée dans nos quarts de nuit. Nous la voyons apparaître sur l'horizon comme une étoile orange sanguine, puis ocre, jaune avant de devenir blanche et prendre sa place brillante au milieu des étoiles qui semblent plus lointaines.

Séance de sport à bord

Malgré le temps qui passe, et le stock de produits frais qui diminue, les repas réalisés avec amour par notre « chef Estelle » comme l'appelle Tom, ne manquent pas d'inspiration et sont toujours aussi bons et variés. C'est fondamental pour le moral des troupes. Cerise sur le gâteau, Laurent nous gâte de son bon pain tous les 2 jours et partage son savoir avec ses apprentis

boulangers. Pour rester efficaces, certaines après-midis, c'est rendez-vous à la salle de sport Pen Duick Fit qui propose un large choix d'activités, tapis, stepper, mur d'escalade, TRX training... Les séances se terminent en général en compétition de gainage avec un Bring Sally Up challenge. Au cours des semaines les sessions de musique ont aussi évolué. Certaines après-midis, nous distinguons les airs d'ukulélé d'Ondrej et Guillaume. Kai joue de l'harmonica pendant nos quarts et au grand damne de tout le monde, Simon s'est découvert un vrai talent pour la flûte de nez. Après un hissé de spi, il interprète avec brio une Marseillaise qui restera dans nos mémoires.

La nature nous rappelle régulièrement à notre place et dans son infini nous fait sentir très petits. L'océan calme ou déchaîné, invite à réfléchir, se souvenir, et nous fait ressentir un profond sentiment de liberté. Il nous accueille et nous soumet à ses épreuves pour nous laisser à jamais marqués. Hors quart avec Simon, nous vaquons à nos occupations lorsque Philippe annonce : « baleine ». Nul besoin de répéter nous nous ruons sur le pont et sommes témoins du magnifique spectacle qu'une baleine nous offre en sautant. Philippe dit : « maintenant je sais ce qu'il faut dire pour que vous montiez vite ». La visite de différents animaux est toujours une source de joie. Nous sommes régulièrement escortés par des oiseaux, frégates, pétrels, fous qui restent jouer dans les flux autour du gréement plusieurs heures. Ils appartiennent désormais à notre quotidien à tel point que nous les signalons aux quarts montants. Une nuit, Tom nous raconte que penché sur la table à cartes avec Philippe, il a reçu une visite improbable.

Vidéo visite Tom

Nous lisons tous beaucoup à propos de différents sujets, nos lectures rythment les semaines et nous donnent la possibilité de s'évader. Sans nouvelles de la terre, elles alimentent de nombreuses conversations, et nous débutons souvent nos quarts en partageant les évolutions de nos histoires favorites : « *alors qui a gagné ta bataille ?* » « *et toi, ton héros a-t-il réussi à s'enfuir ?* ». Nos interactions étant limitées à l'équipage ou la BLU, les personnages de roman deviennent vite attachants et personnellement me manquent lorsque je tourne ma dernière page.

Nos aventures se poursuivent dans l'Atlantique Sud...

Ocean Globe Race. Le carnet de bord de l'étape 1 d'Anne, équipière à bord de Pen Duick VI (3/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ocean-globe-race-le-carnet-de-bord-de-letape-1-danne-equipiere-a-bord-de-pen-duick-vi-3-3-e2c9c39c-7989-11ee-b7ba-95ef9cb6f5e8>

Anne DE KERVILER.

Publié le 04/11/2023 à 16h00

Le départ de la deuxième étape de l'Ocean Globe Race sera donné le 5 novembre prochain. Anne de Kerviler, jeune diplômée en architecture navale de Southampton et équipière de Pen Duick VI sur ce tour du monde, nous envoie son troisième carnet de bord, écrit dans l'Atlantique Sud jusqu'à l'arrivée de la première étape au Cap (Afrique du Sud).



Guillaume et Eléa. | ANNE DE KERVILER

Après un passage mythique de l'équateur, nous allongeons notre descente vers le Sud. Les vents forcent une route vers l'Ouest direction le Brésil. Au bout de quelques jours, nous commençons à désespérer, malgré de nombreuses feintes, le vent se refuse à adonner. À la VHF, même les cargos que nous croisons sont interpellés par notre cap lorsque nous partageons notre objectif de destination finale.

Nous varions les activités, écriture, cours d'arabe, Scrabble, lecture, matelotage et contemplation. Ondrej passionné de navigation astronomique, réalise des calculs et relevés au sextant pour suivre notre position. Les expériences culinaires provoquent souvent de grands fous

rires, un soir nous tentons avec Estelle de cuisiner des gnocchis à la patate douce, l'issue est catastrophique, après l'ajout d'une variété d'ingrédients, Kai décrit la substance comme « gluttonous ». Dans notre politique de ne pas jeter, les gnocchis se transforment en pains à la patate douce et galettes pour nos apéros des jours suivants.



Ondrej. | ANNE DE KERVILER

Au grand soulagement de l'équipage, le vent se décide finalement à adonner. Toujours premiers en temps réel, il ne faut pas se relâcher, *Maiden*, *Spirit of Helsinki* et *Translated 9* nous suivent de près. Les stations du Cap (Afrique du Sud) et du Brésil n'émettant plus de weather fax, nos prévisions météo sont donc limitées aux informations partagées à la BLU entre les bateaux de la course. Premiers à rentrer dans de nouveaux systèmes, nous devenons des éclaireurs pour la flotte, permettant à nos concurrents d'adapter leurs routes en fonction de notre progression. Nous retrouvons aussi la vie au près, dans un bateau gîté toujours sur cette même amure bâbord, nous devons nous réadapter, retrouver nos repères, les banquettes deviennent notre sol et les sols des parois. Avec l'impression de gravir une côte lorsque nous passons d'un bord à l'autre, nos acrobaties ne manquent pas d'imagination. Les chaussettes, bonnets et bottes préparent leurs grands retours dans notre quotidien.

« Keep pushing »

Nous voyons nos premiers albatros, somptueux oiseaux de Baudelaire pas tant maladroits mais qui battent si rarement des ailes. Ils semblent moins curieux du bateau que d'autres oiseaux et gardent leur distance, poursuivant leurs voyages, imperturbables. Au fil des quarts, le temps se perd, nous profitons de nos moments à la barre, à un angle de 90, 100° du vent réel, le bateau glisse naturellement dans les vagues comme dans la poudreuse. Toujours dans le thème ski et montagne, Simon compare notre progression à du bobsleigh. Nous multiplions les manœuvres, ris dans la GV et l'artimon, changements de trinquette et yankee poussant continuellement le bateau au maximum de son potentiel. Les mots d'ordre

de Marie pour cette étape sont : « Keep pushing ». De nuit, nous allumons nos frontales en mode rouge, pour se déplacer sur le pont sans être éblouis. Cela n'empêche pas la violente rencontre entre un winch et mon genou. Après avoir partagé mon expérience avec mes collègues de quart, je vois Kai se diriger vers le winch en question pour lui demander comment il va, bonjour la solidarité à bord !



Belle ambiance à bord de Pen Duick VI. | ANNE DE KERVILER

La nuit, nous reprenons nos repères avec des constellations inversées par rapport à l'hémisphère Nord et en découvrons des nouvelles, la Croix du Sud, la Couronne Australe, le Paon... Les paysages changent, la couleur de l'eau bleu émeraude au large du Brésil s'assombrit dans le Sud. Le soleil se lève de plus en plus tôt comme un disque d'or au milieu de la braise, les nuages couleur pastel et le reflet du spi orange sur le pont créent une atmosphère envoûtante.

'Je cale ma respiration sur la houle, la vague m'attire, j'inspire, pousse la barre puis quand la vague me libère, j'expire et tire la barre.'

Nous sommes tous sur le même bateau mais nos ressentis sont différents et nous vivons des moments particuliers à chacun. Pendant un quart, à la barre, accompagné par des albatros, Guillaume vit un moment fantastique : « À une dizaine de mètres du bateau, sur bâbord, dans la houle est soudainement apparu le dos noir d'un rorqual, son aileron dorsal s'imposant hors de l'eau. En route de collision avec nous, il surgit à la surface quelques secondes avant de replonger. Je suis resté plusieurs minutes à tenter de le localiser une nouvelle fois mais il était reparti. » Éloïse décrit qu'il lui arrive à la barre d'être en méditation contemplative. Dans des conditions calmes, que nous avons beaucoup eues dans les derniers jours, « je cale ma respiration sur la houle, la vague m'attire, j'inspire, pousse la barre puis quand la vague me libère, j'expire et tire la barre. »

Nous subissons encore des grains et plus personne n'est étonné lorsque nous descendons mouillés pour laisser au quart montant un ciel clair. Certaines nuits sont très sombres, le ciel anthracite et la mer dans les mêmes tons compliquent la prise de repères et les quarts demandent beaucoup de concentration. Lorsque la pluie se décide enfin à tomber pendant les autres quarts, nous croyons être sauvés de notre malédiction, (voir carnet de bord du pot au noir). C'est un peu rapide, un matin ensoleillé, assis sous la casquette avec Simon nous entendons un large boum et je vois le visage de Kai à la barre se décomposer, c'est la bastaque qui permet de soutenir le mât. Nous avons tous en tête l'histoire d'Éric Tabarly qui perd son mât au large du Brésil lors de la première Whitbread. Heureusement, la manœuvre se passe rapidement et facilement, nous virons de bord pour répartir l'effort et remplaçons la manille cassée.



À bord de Pen Duick VI. | ANNE DE KERVILER

En approche de l'Afrique du Sud, le terrain devant nous s'avère être un vrai champ de mines, les anticyclones sont présents mais il est impossible de connaître précisément leurs positions et évolutions, nous manquons cruellement d'informations. Nous essayons de rester sur le bord rapprochant pour Le Cap en surveillant la pression donnée par le barographe mais lorsque nous voyons le soleil réapparaître et le ciel s'éclaircir, nous savons qu'il est trop tard, nous entrons dans la haute pression et il faut faire au mieux pour conserver l'inertie du bateau et en sortir. Le bruit des voiles qui battent et notre avance sur les copains qui réduit considérablement rendent les conditions particulièrement difficiles. Nous gardons espoir et continuons de nous battre pour cette première place en temps réel. Dans la pétote, pour assurer le moral des troupes, Marie nous demande de rajouter un 1 devant les vitesses du vent et du bateau permettant des pointes à 14 nœuds. Elle passe une partie de son temps assise à côté de nous pour supporter les barreurs.

Pendant la course, la question de notre présence ici est un sujet récurrent. Eléa dit que « *nous nous rappellerons des moments magiques* », selon Philippe, « *nous aurons de belles histoires à partager* » et pour Laurent, « *la bière est bonne à l'arrivée* ».



Simon, Anne et Tom. | ANNE DE KERVILER

Retour à la réalité

Après 40 jours de course et une dernière semaine compliquée pendant laquelle nous perdons notre première place en temps réel, la terre apparaît enfin sur l'horizon. C'est le retour à une réalité différente et à la civilisation, les émotions se bousculent lorsque nous sautons sur le quai, nous sommes heureux de retrouver les autres équipages et les amis. Chacun atterrit à sa façon, certains ont l'impression de ne pas être partis, pour d'autres il faudra plusieurs jours pour se réhabituer et certains ne veulent pas laisser le bateau, Ondrej continue de dormir dans sa bannette. À la fin de cette première manche, une partie de l'équipage débarque et nous passons le relais au reste de l'équipe *Pen Duick VI* qui nous a rejoints. La séparation n'est pas facile, après avoir vécu plus d'un mois ensemble jour et nuit, il faut se quitter. Les amitiés et liens que nous avons développés sont intenses et nous nous retrouverons pour les prochaines manches. L'aventure ne fait que commencer et maintenant, place à la deuxième étape, dont le départ sera donné dimanche 5 novembre.

Ocean Globe Race. Carnet de bord de l'équipage de Marie Tabarly

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ocean-globe-race-carnet-de-bord-de-lequipage-de-marie-tabarly-c4e1168a-b2b1-11ee-bd08-22c85604ac0a>

Anne DE KERVILER et Noé TSCHOPE.

Publié le 14/01/2024 à 09h20

Alors que la troisième étape de l'Ocean Globe Race part aujourd'hui, Anne de Kerviler et Noé Tschöpe, marins de l'équipage de Marie Tabarly sur Pen Duick VI, nous livrent leur récit de la seconde étape.



Pen Duick VI qui file à vive allure sur la deuxième étape de l'OGR. | PEN DUICK VI

Le 12 décembre à 1h du matin, *Pen Duick VI* apparaît dans la baie d'Auckland après 37 jours de navigation. Je suis arrivée avec le bateau de l'organisation pour accueillir les copains. Après avoir participé à la première manche, c'est amusant de se retrouver de l'autre côté du rideau. Suivre la carte tout en analysant les systèmes météo qui progressent autour du bateau sans pouvoir communiquer. J'étais très émue de voir l'équipe arriver, d'autant plus que nous avons eu très peu de nouvelles durant cette étape à cause des restrictions de l'organisation de course. J'ai hâte d'écouter les nombreuses histoires de la manche. Après un long temps en mer, le partage d'aventures ne se fait pas en une heure mais sur plusieurs semaines pendant lesquelles chacun raconte des épisodes marquants. Noé a rejoint le bateau au Cap (Afrique du Sud).



L'équipage de Pen Duick VI donne son maximum sur cette seconde étape. | PEN DUICK VI

Les mots de Noé

Les départs de courses sont toujours riches en émotions mais ce départ pour la seconde étape en direction d'Auckland était vraiment fort. Au coude à coude avec nos concurrents directs, *Translated 9* à quelques mètres du viseur (la marque de la ligne de départ), le spectacle était grandiose. Nous partons sur les chapeaux de roues pour rejoindre la capitale de la Nouvelle-Zélande. La course est lancée, les quarts commencent, c'est le début de l'aventure pour nous.

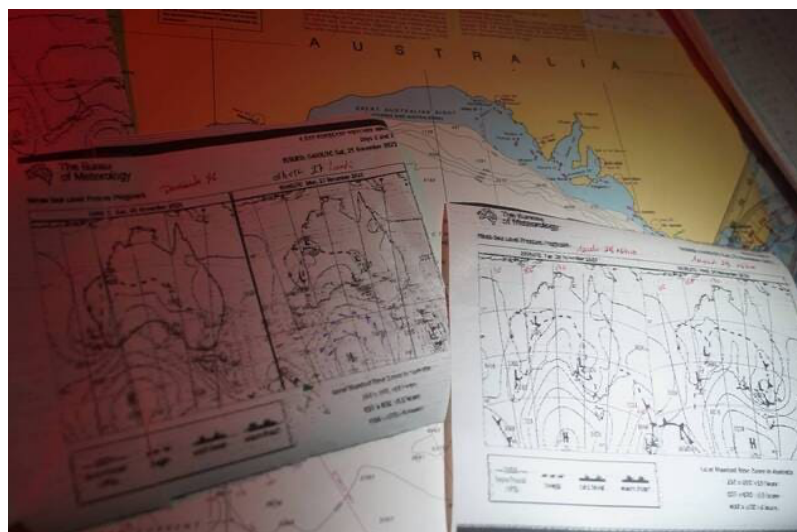
Les pointes à plus de 20 nœuds me rappellent ma motivation et mon enthousiasme pour ce projet.

Au troisième jour de course, une odeur de grand Sud se fait sentir ! Les premières lames déferlent autour de *Pen Duick VI* qui trace son chemin parmi les crêtes blanches des déferlantes de plus en plus nombreuses. Les premiers surfs avec des pointes à plus de 20 nœuds me rappellent ma motivation et mon enthousiasme pour ce projet et plus particulièrement pour cette étape. Dans ce genre de conditions, nous manifestons tous nos émotions sous différentes formes : joie, excitation et parfois peur. Quelle jouissance de sentir *Pen Duick VI* et ses 34 tonnes dans le creux de la vague, sous spi, sans s'arrêter, à de telles vitesses, c'est complètement dingue ! Serait-ce un avant-goût de ce qui nous attend dans les 40 et 50^{es} ? À présent, il nous faut réagir rapidement car dans les mers du Sud, les conditions varient extrêmement rapidement.

« *Du monde sur le pont !* » s'exclame Marie. Ni une ni deux, nous nous retrouvons à huit sur le pont, Marie à la barre. Briefé par Tom, le second capitaine, nous affalons le Whomper, le spi le plus asymétrique de notre garde-robe. Balancine, chaussette, hale-bas, drisse, écoute, bras, tangon,

chacun est à son poste pour affaler le spi au plus vite. Car en effet, à l'heure où la manœuvre est lancée, nous faisons cap au 030°, sur Madagascar ! Le vent a tourné de plus de 120°.

Par 43°S, le froid et l'humidité se font ressentir. Il nous faut 15 à 25 minutes de préparation pour nous habiller avant de rejoindre le pont. Le passage de l'archipel des Kerguelen se fait dans un brouillard épais laissant place à notre imagination pour dessiner ce petit bout de la France.



« N'ayant pas de possibilité de réceptionner la météo via satellite (règles de course obligent), nous utilisons les bulletins météo envoyés par les stations à terre, par fax », raconte Noé Tschope. | PEN DUICK VI

L'art de déchiffrer sa météo

N'ayant pas de possibilité de réceptionner la météo via satellite (règles de course obligent), nous utilisons les bulletins météo envoyés par les stations à terre, par fax. Les cartes que nous recevons sont alors la seule météo à notre disposition et donc d'une importance majeure ! En fonction de la station émettrice, de sa distance, de sa puissance d'émission et de la météo, la qualité de l'impression de la carte évolue ! Nous recevons parfois une carte des pressions isobariques illisible à 10h15 puis une carte des vents en surface quasi parfaite à 10h45 ! Pour nous aider à déchiffrer les cartes reçues par fax donc, nous découpons, collons et mettons de la couleur, des échelles, des flèches, en estimant l'Australie ici, la Nouvelle-Zélande par là. Puis, nous marquons notre position estimée sur la carte pour y voir plus clair. Philippe, notre navigateur doté d'une grande expérience, partage ses analyses. Nous comparons ensuite la position des fronts, des anticyclones, des dépressions par rapport au dernier fichier avant d'en discuter.



L'escale en Nouvelle-Zélande a permis de consolider les liens entre l'équipage.
| PEN DUICK VI

Une escale paradisiaque

Une longue escale en Nouvelle-Zélande nous a permis de prendre le temps de voyager sur l'île du Nord et découvrir des paysages somptueux et variés. C'est un pays chaleureux et nous sommes très reconnaissants de l'accueil que nous avons reçu. Ces moments ont aussi marqué le début de nouvelles amitiés avec les équipages d'autres bateaux. Nous célébrons Noël et la nouvelle année en roadtrip à plusieurs voitures des écuries *Pen Duick VI*, *Neptune* et *Triana*. Ici nous ne manquons pas d'activités : randonnée dans les montagnes et forêts, surf, masque et tuba pour nager avec les raies ou rejoindre les lieux sans accès terrestres. Nous retrouvons même des amis de *Translated 9*, *Maiden* et *Galiana* pour un baptême de saut en parachute dans la Bay of Islands. Jeudi dernier, nous avons rencontré des vétérans de la Whitbread, des bons navigateurs mais surtout des groupes de copains qui ont couru ensemble sur plusieurs éditions de cette course mythique. Les entendre se souvenir de beaux moments partagés affermit la place de la dimension humaine dans cette course. Cette belle étape a été une opportunité. Celle de fortifier les liens avec nos amis de *Pen Duick VI* et des autres bateaux et créer une histoire mémorable.

Après une dernière semaine de préparation sur le bateau, nous repartons pour la troisième étape marquée par un passage légendaire direction Punta del Este en Uruguay. Nous enverrons des nouvelles dès que possible via Albatros Express.

Ocean Globe Race. Carnet de bord de l'équipage de Marie Tabarly sur la troisième étape (1/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ocean-globe-race-carnet-de-bord-de-lequipage-de-marie-tabarly-sur-la-troisieme-etape-1-2-88991f2c-d162-11ee-89c0-6cef77e04a>

Anne DE KERVILER.

Publié le 22/02/2024 à 15h15

Alors que le départ de la quatrième étape de l'Ocean Globe Race sera lancé le 5 mars, Anne de Kerviler, membre de l'équipage de Marie Tabarly sur Pen Duick VI, nous livre son récit de la troisième étape.



Kai au réglage de grand voile. | PEN DUICK VI

Le 14 janvier à Auckland (Nouvelle-Zélande), les bateaux de l'Ocean Globe Race larguent leurs amarres sous un soleil radieux pour le départ de la troisième étape direction Punta del Este. Sur les pontons, l'ambiance est à la rigolade et entourés de sourires, nous partageons une dernière glace avec les copains des autres équipages : « *On se retrouve en Uruguay !* ». Nous saluons aussi les amis venus nous retrouver et les jolies rencontres faites sur place. Un dernier passage à la boulangerie française, La Petite Fourchette s'impose. Nous y avons d'ailleurs trouvé la meilleure galette des rois de la ville ! Après une escale prolongée dans ce beau pays à l'autre bout du monde, nous avons hâte de retrouver le large.

Je règle la grand-voile quand au vent, dans l'eau turquoise, j'aperçois un requin-marteau qui nous croise, imperturbable.

Le départ prend place devant le centre d'Auckland, sur un plan d'eau étroit et nous passons plusieurs fois sous le pont qui relie le Nord et le Sud de la ville. Toutes voiles dehors, nous coupons la ligne dans une brise établie de 20 nœuds et très proche des autres bateaux. La flotte évolue hors de la baie accompagnée par de nombreux bateaux dont *Steinlager*, qui mené par Sir Peter Blake a gagné la Whitbread de nombreuses fois dans le passé, et la *Brise*, vieux gréement du musée maritime. Je règle la grand-voile, quand au vent, dans l'eau turquoise, j'aperçois un requin-marteau qui nous croise, imperturbable. La Nouvelle-Zélande nous fait ses adieux. Après un beau duel au près avec *Spirit of Helsinki*, nous longeons la péninsule de Coromandel, de jolis souvenirs de notre escale en mémoire. Notre première journée se termine sous un ciel vermeil glissant sous spi, le reste de la flotte dans le rétroviseur.

Il lui arrive lorsque nous préparons des petits-déjeuners de tester mes réflexes en me lançant des œufs (crus), dans 40 nœuds.



Édith à la barre. | PEN DUICK VI

L'équipage se renouvelle à chaque étape et dans une nouvelle dynamique, nous retrouvons peu à peu nos marques à bord et découvrons nos nouveaux partenaires de quart. Je partage mon temps avec Tom, notre second et Noé. Tom est un numéro 1 de folie, grand cascadeur, passionné par le thé noir avec un nuage de lait bien sûr. Cornish d'origine il apprend le français et nous lui partageons régulièrement de nouvelles expressions. Il ne faut pas être surpris quand nous l'entendons dire : « *Allez les bleus* » au début d'une manœuvre et « *Ciao les nazes* » à la fin. Noé est un excellent marin qui a beaucoup d'humour. Il lui arrive lorsque nous préparons des petits-déjeuners de tester mes réflexes en me lançant des œufs (crus), dans 40 nœuds. Il vaut mieux être bien réveillée. Nous avons aussi la chance de percevoir ses airs de ukulélé depuis la soute à voile. Estelle, notre cuisinière

que nous surnommons « cheffe » à bord est la quatrième membre non officielle de quart. Elle nous rejoint souvent pour barrer et pour des bons moments de rires.



Tom repasse une écoute en bout de tangon. | PEN DUICK VI

Le Pacifique s'avère plus chaleureux que nous le pensions, les températures sont clémentes et la salle de sport Pen Duick VI fit est de retour. Un jour, pendant une manœuvre d'envoi de spi, un boulon tombe sur le pont, nous envoyons alors Tom en tête du mât pour vérifier. Allongés sur le pont à l'avant, nous sommes six à apprécier un bain de soleil en salopette. Kai, les jumelles autour du cou, regarde ce qu'il se passe là-haut et partage ses observations. Un groupe de globicéphales vient se joindre à nos rires en jouant avec l'étrave. Tom raconte que la vue est magnifique. À chaque fois que nous apercevons un mammifère marin ou un oiseau inconnu, nous allons chercher nos encyclopédies animales pour identifier son espèce en fonction de ses couleurs et de ses formes. Les grands favoris demeurent les hourglass, des dauphins noir et blanc des mers du Sud qui ressemblent à des petites orques.

Il arrive de commencer un quart en pleine nuit alors que ma montre indique le milieu de journée.



Tom, Noé et Franck sur le pont. | PEN DUICK VI

Les températures diminuent et nous avons besoin d'un peu plus de temps avant les quarts pour enfiler des couches. Les nuits refroidissent mais sont relativement courtes, sur 8 quarts par jour, 6 sont diurnes. À bord, nous fonctionnons en TU - temps universel, heure de référence au méridien de Greenwich. Comme nous progressons d'Ouest en Est, notre longitude évolue rapidement et l'heure TU ne correspond pas à nos journées solaires. Je sais rarement quel jour nous sommes, il arrive de commencer un quart en pleine nuit alors que ma montre indique le milieu de journée. Pour trouver un rythme, Estelle organise les repas en calculant chaque jour la méridienne, heure locale de culmination du soleil grâce aux éphémérides nautiques, le répertoire annuel de navigation astronomique. Notre repère de la semaine au grand bonheur de Tom, ce sont les pâtes carbo du samedi soir, tradition adoptée pendant la 2^e étape.

À bord, il y a deux raisons acceptables de réveiller un équipier, la première naturellement c'est pour une manœuvre, et la seconde c'est pour une partie de cartes.

Hors quart, nous varions les activités : lecture, repos, écriture, jeux. Dès que nous avons l'occasion nous aidons Estelle en cuisine pour découper et éplucher les légumes, râper le fromage... Avec Noé nous sommes en charge des purées, un soir, assis sur des spis dans la coursive bâbord, frontale rouge sur la tête et fourchette à la main, nous écrasons les pommes de terre. En mer, les petites choses faciles du quotidien prennent beaucoup plus de temps qu'à terre et se finissent donc souvent en riant. Rapidement, le plus grand tournoi de contrée/coinche du Pacifique est lancé. À bord, il y a deux raisons acceptables de réveiller un équipier, la première naturellement c'est pour une manœuvre, et la seconde c'est pour une partie de cartes. Assis dans le carré ou dans le cockpit, un plateau sur les genoux, nous multiplions

les parties en alternant les équipes, il nous arrive de jouer plusieurs heures d'affilée. Ceux qui ne jouent pas et passent à côté ne se retiennent pas d'également commenter le jeu !



Partie de contrée, Franck, Gérald, Hugo et Anne. | PEN DUICK VI

Un soir, je suis dans ma bannette quand j'entends un appel en français à la VHF, c'est improbable, nous n'avons pas croisé un seul bateau depuis plusieurs semaines. Au milieu du Pacifique, nous évoluons dans des zones très peu fréquentées. Notre contact radio est François Gouin qui participe à la Global Solo Challenge à bord de son Class 40 Kawan. Parti en octobre de La Corogne, il est en mer depuis plus de 3 mois. La voix chargée d'émotions, il demande s'il s'adresse à Marie et nous confie qu'il n'a pas entendu de voix française depuis très longtemps. Après une petite discussion sur nos vies respectives à bord, il partage notre position et nous donne des éléments météorologiques pour les jours suivants. Dans les règles de l'OGR, nous ne sommes pas autorisés à utiliser l'AIS alors François nous indique que nous sommes quatre bateaux à proximité, un cargo, *Translated 9* et *Vento di Sardegna*, un de ses concurrents italiens. Franck dans la bannette en dessous de moi rit en disant : « *C'est quand même ironique, nous sommes au point Nemo, position la plus éloignée de toute terre et nous n'avons jamais croisé autant de monde !* »

Nous poursuivons notre route à travers l'océan Pacifique...

Ocean Globe Race. Carnet de bord de l'équipage de Marie Tabarly sur la troisième étape (2/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ocean-globe-race-carnet-de-bord-de-lequipage-de-marie-tabarly-sur-la-troisieme-etape-2-3-89284cb4-d168-11ee-89c0-6cef77e04a>

Anne DE KERVILER.

Publié le 23/02/2024 à 06h30

Alors que le départ de la quatrième étape de l'Ocean Globe Race sera lancé le 5 mars, Anne de Kerviler, membre de l'équipage de Marie Tabarly sur Pen Duick VI, nous livre son récit de la troisième étape et du passage du fameux cap Horn.



Passage du Cap Horn avec toute l'équipe. | PEN DUICK VI

La course se poursuit dans le Pacifique et comme toujours, nous essayons de déterminer notre position. De même que pendant la Whitbread de l'époque et en accord avec les règles de course, nous naviguons sans GPS. Nous pouvons demander une position aux bateaux que nous croisons et qui nous voient apparaître sur leurs instruments de navigation. Cependant, nous évoluons dans des zones peu fréquentées, il faut donc être autonomes. Il est possible d'estimer une position en retraçant le cap suivi et notre vitesse moyenne après chaque quart. Nous pouvons aussi retrouver notre position

à l'aide d'un sextant, instrument inventé au XVIII^e siècle qui permet de mesurer la hauteur d'un astre. Mathys et Franck se sont perfectionnés pendant la seconde étape et nous apprennent à s'en servir. Nous nous organisons à deux, l'un mesure la hauteur de l'astre/soleil et l'autre prend des notes en relevant précisément l'heure TU sur la montre d'Ondrej. Ensuite, grâce à des calculs, nous pouvons projeter la position de l'astre mesurée sur terre pour en déduire notre position. L'exercice est intéressant et très gratifiant, nous pouvons trouver notre position sur terre grâce au soleil et la comparer à l'estimation.



Édith prend des mesures avec un sextant. | PEN DUICK VI

Concernant les prévisions météo, nous avons trois sources d'information possibles. Tout d'abord, les bateaux que nous croisons, mais dans les régions que nous traversons, le trafic est faible. Ensuite, Passage Guardian, un radio amateur australien qui nous donne quotidiennement rendez-vous à la BLU avec le reste de la flotte à 08 : 03 TU. Enfin, les weatherfax sont des cartes météo que nous recevons en se réglant sur les fréquences des stations émettrices les plus proches, ici, Valparaíso et Punta Arenas. Les fax sont émis à heure fixe, alors ceux de veille sont en charge d'imprimer les cartes.

À la barre, une concentration aiguisée est nécessaire pour ne pas se laisser embarquer dans les vagues.

Le 3 février, les bulletins ainsi que Passage Guardian nous indiquent la progression d'une dépression avec des vents relativement forts vers notre position. C'est un sans-faute, le 5 février, en approche du cap Horn, venant de derrière nous, le vent monte rapidement, nous glissons dans des vagues de plus en plus impressionnantes. À la barre, une concentration aiguisée est nécessaire pour ne pas se laisser embarquer dans les vagues. Il y a 40 nœuds établis et 50 nœuds dans les rafales mais la vie à l'intérieur de *Pen Duick* se poursuit, après notre premier quart, avec Noé nous nous lançons dans la

préparation de petits-déjeuners, œufs au plat et pain artisanal pour toute l'équipe. Assis dans le carré, la grande activité est de regarder le petit écran carré au-dessus de la table à cartes qui indique la vitesse du bateau et notre cap suivi. Nous supportons le barreur dès que nous sentons le bateau accélérer dans des surfs. Pendant le quart de Kai, Mathys bat tous les records, *Pen Duick VI* glisse dans une vague et depuis l'intérieur nous avons l'impression que le bateau va décoller, 28,3 nœuds ! Le vent forcit dans la journée et en prenant la barre pour notre second quart, Franck me partage ses informations et instructions, cap au 90° plein Est et si je pars au tapis, serrer les fesses et attendre que ça passe. Après quelques minutes, la mer autour de nous s'assombrit et la pluie s'invite dans notre quart. Le vent monte jusqu'à plus de 60 nœuds, c'est magnifique, la surface de l'eau paraît se couvrir d'écailles. Le vent emporte le haut des lames et fait voler l'écume comme des flocons. En déferlant, il semblerait que la crête des vagues attrape une partie du ciel nous permettant de voguer sur une mer maculée de taches bleu turquoise.

S'ensuit une grande bataille de ballons entre tribord et bâbord._



Franck à la barre. | PEN DUICK VI

Ce jour-là, c'est l'anniversaire d'Hugo alors après un quart mémorable, Gérald, Estelle, Noé et moi allons gonfler des ballons dans la coursive bâbord. Hugo descend après son heure de barre dans un carré très coloré entouré de ballons et colliers de fleurs que nous avons accroché dans la cuisine, les carrés et au-dessus de la table à cartes. Nous chantons et il souffle des bougies bariolées sur un crumble pommes chocolat préparé avec amour par Estelle. S'ensuit une grande bataille de ballons entre tribord et bâbord. Hugo raconte : « *Après mon quart de barre, je suis appelé à la table à cartes et en descendant dans le carré me retrouve nez à nez avec le reste de l'équipage dans une ambiance carnavalesque, c'est épique ! Le pôle*

animation travaille au chaud pendant que notre quart mène le bateau dans 50 nœuds, c'est un peu 2 salles, 2 ambiances ! »



Anne à la barre. | PEN DUICK VI

Gérald notre tacticien nous partage une de ses aventures : « Jour 20, quelque chose comme ça, dans 2 jours nous sommes au cap Horn, le vent est fort et même très fort avec des vagues bien grosses. Voilà que je décide de faire du thé Cornish car nous avons un Gallois à bord. Manque de bol, il n'y a plus d'eau et je n'ose pas démarrer le groupe électrogène et le dessalinisateur. Je retrouve sous un plancher un bidon de 5 l que je me souviens avoir gardé de notre visite touristique avec Marie en Nouvelle-Zélande. Il me faut 15 minutes pour l'ouvrir en arrachant la capsule puis le bouchon verseur. Ma victoire est de courte durée, il n'y a plus de gaz et la bouteille vide est sous le siège du barreur alors qu'il essaye de maintenir le bateau dans 50 nœuds et des grosses vagues. Estelle m'aide à récupérer une nouvelle bouteille sous les sacs de provisions en rampant dans la descente. Une opération de 30 minutes à 2 personnes nécessaire afin de faire chauffer l'eau. Je ne lâche pas l'affaire et retrouve les 3 mugs de mes coéquipiers de quart et moi-même. Je mets une cuillère de sucre dans les mugs, normalement Tom n'en met pas mais il dort et il fait froid. Je cherche maintenant le lait pour le fameux nuage dans le petit frigo avec ma frontale rouge pour ne pas éblouir le barreur. Manque de chance c'est de la crème de coco, il n'y a plus de lait. Je finis par trouver du lait en poudre pour terminer ce fameux thé, une opération d'environ 1 h 30, puis comme c'est trop chaud, on ne peut pas les boire. Bref notre quart se termine, nous rangeons les mugs et au dodo. »



Hugo à la barre. | PEN DUICK VI

Nous réalisons que ça y est, nous y sommes, le fameux cap Horn !

La nuit tombe et le vent mollit, nous pouvons renvoyer des voiles. Nous approchons de la terre et pour la première fois depuis quelques semaines sentons des nouvelles odeurs, malheureusement ce sont celles d'un bateau cargo. Alors nous rions et elles sont rapidement remplacées par celles de la nature et la côte. Alors que nous rangeons des voiles sur le pont à l'avant avec Hugo, nous apercevons un gros caillou sur bâbord, une large tache noire qui se distingue sur le ciel anthracite. J'entends Estelle et Noé s'exclamer au niveau du cockpit, puis je regarde Hugo et nous réalisons que ça y est, nous y sommes, le fameux cap Horn ! Nous réveillons tout l'équipage et réunis sur le pont, célébrons ce passage mythique tant de fois mentionné dans les histoires avec beaucoup d'émotions et de rires.



Manœuvre avec de gauche à droite, Julia, Mathys, Hugo, Kai, Gérald. | PEN DUICK VI

Nous faisons nos adieux au Pacifique et retrouvons l'océan Atlantique. Après ce beau passage, nous décidons de passer par le détroit de Le Maire qui sépare la Terre de Feu et l'île des États. Découvert en 1616, l'homme qui lui a donné son nom cherchait avec son équipage un passage entre l'Atlantique et le Pacifique et finit par trouver le cap Horn quelques jours plus tard. Nous sommes ravis de retrouver la terre, présente sur nos deux bords ainsi que ses oiseaux qui viennent nous saluer. Le bateau glisse sur une mer rosée et nous progressons dans le détroit sous un beau soleil couchant. Dans ce bras de mer de 16 milles marins, une réunion de Bretons a lieu, les bateaux de l'Arkéa Ultim Challenge, parti en janvier de Brest nous rattrapent, *Gitana* n'est pas très loin. Surpris que nous n'ayons pas de données météo, Charles nous partage des conseils pour la suite et nous prenons des nouvelles les uns des autres, heureux de pouvoir parler de la Bretagne.

Clignotant à gauche cap au Nord sur l'Uruguay !

OGR. Retour à la civilisation : carnet de bord de l'équipage de Pen Duick VI sur la 3e étape (3/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ogr-retour-a-la-civilisation-carnet-de-bord-de-lequipage-de-pen-duick-vi-sur-la-3e-etape-3-3-1494ec56-d490-11ee-8d5b-fea85cc09741>

Alors que le départ de la quatrième étape de l'Ocean Globe Race sera lancé le 5 mars, Anne de Kerviler, membre de l'équipage de Marie Tabarly sur Pen Duick VI, nous livre son récit de la troisième étape.

Anne DE KERVILER.

Publié le 26/02/2024 à 17h32



Pen Duick VI au lever de soleil. | MARIE TABARLY

Après avoir passé le cap Horn et entamé notre remontée vers le Nord, nous pensons que le retour aux shorts et tee-shirts est imminent. Les couches ne tombent pas si vite. Nous entrons dans des zones instables dues aux contrastes de températures entre la mer et l'air qui descend des montagnes... Le soleil est capricieux et nous évoluons souvent dans un brouillard à couper au couteau. Un matin après trois heures de quart avec une visibilité réduite, nous assistons à un splendide lever de soleil coloré dans un ciel chargé d'énergie. En se retournant, nous pouvons contempler le grand nuage gris perle, dont nous nous échappons, s'éloigner sur l'horizon. Nous arrivons sur un nouveau terrain de jeu et l'Assembleur de Nuages dicte les règles.



Arrivée à Punta del Este. | BRUNO SEVAISTRE

Les journées évoluent, en suivant un cap au Nord, les longitudes ne changent plus et les nuits se rallongent. Le matin du 7 février, le ciel est sombre, le brouillard nous enveloppe et l'air est humide et froid. Nous barrons avec des grands gants orange de pêcheur. Au-dessus du nuage, une ligne bleue plus claire est surplombée par la lune encerclée d'un halo blanc neige. À l'aube, il semblerait que le jour tente de trouver sa place. Puis le brouillard se dégage nous offrant un spectacle merveilleux. Le ciel prend feu et les nuages roses escortent le soleil incandescent dans son ascension.



L'arcus. | MARIE TABARLY

Un jour, en me réveillant pour mon quart, j'entends la pluie tomber sur le pont. Pour nous soutenir, Gérald propose des œufs avant de sortir et nous acceptons très volontiers. En montant, j'attrape un verre pour recueillir de l'eau qui s'écoule sur les voiles. Avec un peu de savon, Tom et moi, habillés en cirés étanches, faisons un shampoing sur le pont sous la pluie. C'est très

agréable de prendre une douche naturelle ! Le vent varie sans cesse, pétote puis quelques minutes plus tard, 35-40 nœuds, il faut être à l'affût des changements. C'est souvent le quart de Kai qui a le droit au soleil, après trois heures pluvieuses, nous les voyons monter avec de la crème solaire !



Hugo sur le pont dans le brouillard. | MARIE TABARLY

Des étoiles filantes viennent régulièrement rayer la noirceur du ciel.

Bien que la chaleur se fasse désirer, l'ambiance est toujours bonne. Un soir, Edith nous prépare l'apéro, des toasts avec du crabe des neiges pêché par un de ses amis, chez elle à Saint-Pierre-et-Miquelon. C'est un joli moment de partage et nous rions bien dans le bateau. Elle raconte un moment céleste : *« Nous sommes de quart, la nuit est sombre, le ciel dégagé nous laisse admirer ses étoiles. Sous spi, le bateau va bien, l'allure est agréable. Mathys est à la barre et je suis assise au vent, à côté de lui. Des étoiles filantes viennent régulièrement rayer la noirceur du ciel. Soudain, une lumière intense derrière les voiles attire notre attention. Son reflet illumine la surface de l'eau d'une pellicule argentée. Mathys imagine une fusée de détresse et je pense à un éclair. Quelques secondes plus tard, de l'autre côté de l'étai, je vois apparaître à l'avant du bateau des boules rouges incandescentes s'éteignant au fur et à mesure de leur chute telles les braises d'un foyer qui se meure. C'est probablement l'entrée de ces corps célestes dans l'atmosphère qui provoque cette lumière. Nous sommes là, au milieu de l'océan, cet immense univers nous englobe et nous ne pouvons qu'à peine imaginer tout ce qui se joue en ce moment autour de nous. »*



Coucher de soleil entouré d'oiseaux. | MARIE TABARLY

En remontant vers l'Uruguay, nous croisons souvent des orages et un soir, le quart descendant nous transmet l'information que le ciel chargé évolue rapidement derrière nous. C'est sublime, les étoiles arrangées en constellations se dévoilent et la voie lactée scinde le ciel en deux avant de se jeter dans la mer. Mais en effet, une large ligne de nuages s'étend dans notre dos et bien que nous n'entendons pas le tonnerre, le ciel s'éclaire à différents endroits toutes les 5 secondes. Dans les coups de foudre, nous distinguons parfaitement les reliefs des nuages alors que dans l'obscurité nous ne pouvons que les imaginer.

Mentaliser nos gestes

L'orage évolue vers nous et remonte plus rapidement au vent. Nous allons nous coucher à la fin du quart, prêts à réagir si besoin. Une heure plus tard, le silence se rompt, un gros coup de tonnerre retentit et l'intérieur du bateau s'illumine, nous sortons immédiatement aider à réduire la surface de voile. Le vent est monté et il pleut des cordes, avec peu de mots, notre équipage s'organise naturellement, chacun sait où aller et ce qu'il doit faire. Avant des manœuvres, il est important de mentaliser nos gestes, là où je vais attacher ma longe, ce que je vais faire, comment me placer, par où je vais passer et comment vont évoluer mes coéquipiers. Placée au niveau du balcon avant pour désenrayer notre yankee 1 (grande voile d'avant), je suis concentrée et perds la notion du temps, j'oublie qu'il pleut et lève finalement la tête après la manœuvre pour me rappeler qu'il y a un orage.

Le lendemain matin, nous sommes toujours au près avec un vent léger. Alors que le quart de Kai est sur le pont, un nuage sombre et imposant en forme de rouleau apparaît sur l'horizon. Il pèse sur l'océan et par endroits

son ventre semble adhérer aux vagues. C'est un arcus, un nuage qui se forme en raison de fortes différences de températures. Nous anticipons son impact en préparant des voiles plus petites. Curieusement, il est accompagné de nombreuses mouches qui viennent se poser sur le pont. Avec Edith, nous pensons à une ambiance presque apocalyptique. Le vent monte et tourne, nous poursuivons notre chemin au portant dans une mer qui se forme.

Nous avons à nouveau 35 à 50 nœuds de vent et une belle houle. Franck à la barre raconte : « Julia est assise à côté de moi, au soleil et tout à coup je vois son visage dans l'ombre alors je me retourne pour découvrir une vague qui dépasse la hauteur du soleil. C'est impressionnant ! »

Le bonheur de retrouver des arbres et marcher pieds nus dans l'herbe

Finalement dans la matinée du 13 février, Julia, Gérald et Franck aperçoivent la terre et le vent diminue. Des immeubles se dessinent face à nous sur l'horizon. Puis tout s'accélère, nous nous rapprochons vite de la côte et préparons l'arrivée sous spi devant l'île de Gorriti. Nous sommes accueillis dans une atmosphère festive par de nombreux locaux et les yachts font retentir leurs cornes de brume lors de notre entrée dans le port. Émus de retrouver la terre après une belle traversée en tête de course, nous débarquons du bateau en sautant tous ensemble dans l'eau. Le retour à la civilisation est toujours un moment particulier que nous vivons chacun différemment, je suis heureuse de retrouver des arbres et marcher pieds nus dans l'herbe !

Dans les jours suivants, nous rangeons le bateau, rinçons les cirés et surtout regardons la carte pour être présents quand les copains nous rejoignent. *Spirit of Helsinki*, *Maiden* et *Neptune* arrivent les uns après les autres et les retrouvailles sont très intenses. Nous attendons *Triana* que notre ami Simon a rejoint pour le reste du tour du monde. Alors samedi matin à 4h, tout l'équipage de *Pen Duick VI* se réveille et nous amenons des fruits frais, du jambon et du fromage pour les accueillir.

Nous prenons le départ de la prochaine étape le 5 mars et d'ici là, repos, voyage, découverte de l'Uruguay et profiter des copains !

Ocean Globe Race. Le carnet de bord de l'étape 4 d'Anne, équipière à bord de Pen Duick VI (1/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ocean-globe-race-le-carnet-de-bord-de-letape-4-danne-equipiere-a-bord-de-pen-duick-vi-1-3-d050ef3e-0c81-11ef-a774-30ba526539fb>

Anne DE KERVILER.

Publié le 09/05/2024 à 06h30

Anne de Kerviler, jeune diplômée en architecture navale de Southampton, a embarqué sur Pen Duick VI pour la première et la quatrième étape de l'Ocean Globe Race. Elle nous partage cette quatrième et dernière étape et nous envoie son carnet de bord, dans lequel elle revient sur le départ riche en émotions et les jours suivants, festifs et chauds...



Véro prend des mesures au sextant. | MARIE TABARLY

Le 5 mars 2024, les 13 bateaux de la flotte se préparent pour le départ de la dernière étape de l'Ocean Globe Race dont nous nous souviendrons toute notre vie. Nous retournons en Europe. Sur le ponton, les adieux avec les amis des autres équipages sont émouvants et difficiles, nous ignorons dans quel ordre nous arriverons et qui nous aura la chance de revoir. Les Uruguayens nous réservent un départ mémorable en fanfare, à l'image de notre arrivée.

'Je ne quitte pas des yeux ce point orange qui s'éloigne si rapidement de nous.'

Nous avons été chaleureusement accueillis en Uruguay, notamment grâce à Laura, notre correspondante sur place. Débarquer en bateau dans un

nouveau pays pousse à adopter une approche différente du voyage. La traversée des océans est une vraie aventure et permet de mesurer la distance entre les continents et les cultures. En mer, la perception du temps est tout autre qu'à terre. En 40 jours, nous avons le temps de clore le chapitre de l'escale précédente et laisser notre imagination vagabonder quant au déroulement de la prochaine.

'10 minutes pour récupérer un équipier à la mer.'

Le départ se déroule dans des conditions intenses, avec beaucoup de vent dans une mer croisée. Sur le pont, l'activité est à son comble, nous renvoyons un ris dans la grand-voile et alors que l'un de nos équipiers prépare le spi à l'avant, une vague emporte l'étrave et lui fait perdre pied. Il tombe dans l'eau. Nous le signalons immédiatement à la VHF afin d'avertir le reste de la flotte. À bord, chacun endosse le rôle qui lui semble le plus adapté et reste concentré sur sa tâche. Pour ma part, je ne quitte pas des yeux ce point orange qui s'éloigne si rapidement de nous, le pointant du doigt sans me préoccuper de ce qu'il se passe autour. Nous sommes en tête et entamons un exercice délicat face à la flotte qui nous rattrape. La synchronisation des actions permet une manœuvre fluide et nous récupérons notre équipier, sain et sauf, en moins de 10 minutes.



Guillaume dessine Kai. | GUILLAUME TAURAN

En ce début de course, nous faisons cap à l'Est pour dépasser le Brésil et retrouvons la vie au près. Comme les longitudes convergent aux pôles, la distance entre les méridiens augmente à l'approche de l'Équateur. Il est donc plus facile de gagner des degrés vers l'Est en étant proches du Sud ou du Nord, et nous en profitons. Je partage mes quarts avec Gaël Ledoux (Doule), notre navigateur, et Hugo puis Guillaume. Doule est un violet, équipier du fameux classique *Viola* (monocoque de 15 mètres de long classé monument historique par la France en 1993, N.D.L.R.). Bien plus qu'une couleur, c'est une philosophie, des crocs à la montre en passant par la couleur de ses stylos. Il a beaucoup d'humour et partage ses connaissances en météo.

Des heures à tenter de déchiffrer le ciel

Hugo a décidé de parcourir de façon linéaire la *Bible de la météo* de Jean-Yves Bernot, qui répertorie toutes les conditions météorologiques possibles. La nébulosité devient alors le sujet de prédilection de nos quarts. Guillaume est un artiste avec qui nous multiplions, comme il dit, les « activités extrascolaires ». Il apprend le chinois, relit les programmes de maths et physique de terminale, projette de construire un sextant, me donne des cours d'ukulélé, joue de l'harmonica... Lorsque son emploi du temps lui permet, il écrit les débuts de la BD sur *Pen Duick VI* et l'Ocean Globe Race. Les BD qu'il a récemment publiées racontent ses navigations à bord de l'Hermione et Tara.

Une nuit, nous distinguons des ombres qui tournent autour de nous dans l'obscurité.

Nous évoluons sans météo car il n'existe plus de stations émettrices dans l'Atlantique Sud. Doule passe des heures à tenter de déchiffrer le ciel et envisager les différents scénarios possibles. Il les dessine sur ses ardoises, est-ce un front froid, chaud, ciel de traîne ? Pouvons-nous en déduire quelque chose pour les prochains jours ? Il décrit certains jolis nuages comme des « *petits choux à la crème* » qui se développeront souvent en grains relativement violents.

Nous recevons peu de visites, seulement quelques oiseaux et à notre grande surprise aucun mammifère marin. Il est étonnant de constater la présence de si petits oiseaux loin de la côte. Ils tentent même parfois d'atterrir sur le pont pour se reposer. Une nuit, alors que Doule est à la barre, nous distinguons des ombres qui tournent autour de nous dans l'obscurité. Nous sommes surpris de voir un bel oiseau se poser sur la tête de notre barreur pour quelques secondes.

Grand tournoi de scrabble

Les longues périodes de navigation nous laissent le temps de méditer, de contempler et la mer invite chacun à laisser libre cours à son imagination. En ce début de course, la lune est croissante et haute dans le ciel, Marie la compare au sourire du chat d'Alice au pays des merveilles qui disait d'ailleurs : « *j'ai souvent vu un chat sans un sourire, mais jamais un sourire sans chat...* ». Lorsque la lune s'arrondit quelques jours plus tard, assises dans le cockpit avec Véro, nous voyons une grosse patate puis un œuf de dinosaure. Son reflet dans la mer semble indiquer un chemin vers le ciel un « *Stairway to heaven* ». C'est pendant cette phase de calme que se lance le grand tournoi de scrabble, pratique à laquelle nous resterons fidèles jusqu'à la fin de cette étape. Nous sommes quatre joueuses quotidiennes, Clémence, Eléa, Véro et moi-même, mais les parties impliquent tout le bateau. Nous consultons régulièrement les autres équipiers et plus particulièrement Laurent pour leurs conseils en orthographe.

Le Pôle Animation s'empare de toutes les occasions possibles pour organiser des événements festifs.



Clémence et Eléa jouant au scrabble. | GUILLAUME TAURAN

Dès le début de l'étape, le Pôle Animation s'empare de toutes les occasions possibles pour organiser des événements festifs. La manche s'annonce chargée, anniversaires, passage de l'Équateur, Pâques... C'est comme ça qu'un mercredi soir, le pont s'est vu fleurir de ballons colorés. Pour la deuxième année de suite, Guillaume a choisi *Pen Duick VI* pour célébrer son anniversaire. Pâté Henaff, pain maison bateau, chips et boisson douteuse à base de pamplemousse déshydraté sont de sortie. Cet apéro s'accompagne d'une chanson personnalisée pour notre fête. L'expérience est renouvelée le lendemain en l'honneur de Tom. En effet, nous recroisons la latitude à laquelle son anniversaire avait été oublié lors de la première étape.



L'équipage fête l'anniversaire de Guillaume. | MARIE TABARLY

Canicule et route vers le Nord

Après quelques jours de près en tribord, nous sommes ravis d'enfin voir le vent refuser. Nous virons pour faire route vers le Nord et l'Équateur. Le soleil brûle intensément et les bottes sont rangées sous nos bannettes. Les ventilateurs voyagent entre les coursives bâbord et tribord et il faut profiter de dormir la nuit car le jour, la coque noire en aluminium chauffe et les

siestes deviennent compliquées. Sur le pont nous sommes à l'affût des petites zones d'ombre. Véro, notre cook pour cette étape, est impressionnante, elle prépare des repas deux fois par jour dans une canicule qui s'amplifie lorsqu'elle utilise le gaz.



Anne cuisine sur le pont. | GUILLAUME TAURAN

Les nuits calmes possèdent leur charme et nous en profitons pleinement. Un soir, alors que le vent a déserté, nous apercevons le soleil tomber derrière l'horizon, teintant alors le ciel d'une nuance dorée. Sur le pont, le silence est brisé lorsque nous entendons la voix de Véro qui compare la mer à une « *piscine à débordement* ». Les étoiles se reflètent sur l'océan lisse et nous pouvons deviner les constellations qui se redessinent à sa surface comme dans un miroir. La voie lactée s'aligne dans notre sillage bioluminescent et nous poursuivons notre route vers l'Équateur.

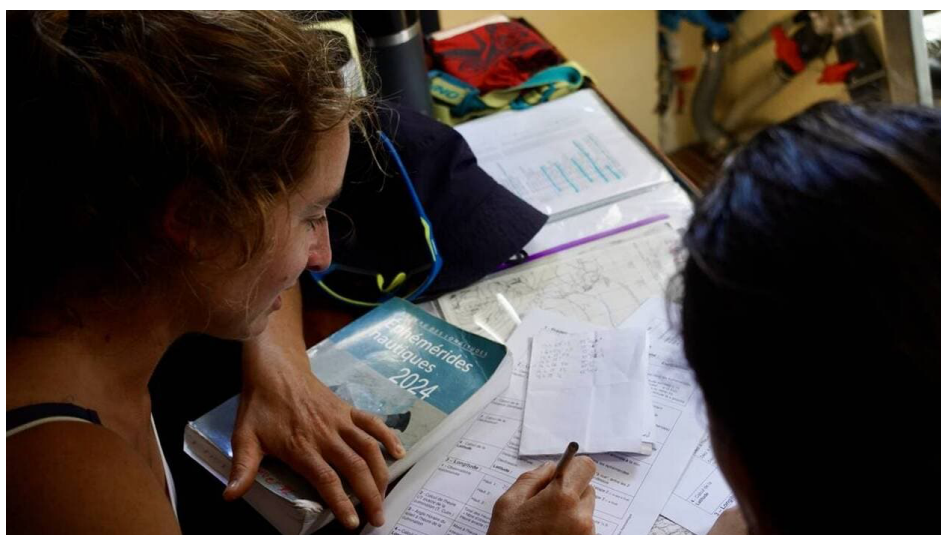
Ocean Globe Race. Le carnet de bord de l'étape 4 d'Anne, équipière à bord de Pen Duick VI (2/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/ocean-globe-race-le-carnet-de-bord-de-letape-4-danne-equipiere-a-bord-de-pen-duick-vi-2-3-8d9eac56-0ee0-11ef-9468-flca8c573b21>

Anne DE KERVILER.

Publié le 11/05/2024 à 06h30

Anne de Kerviler, jeune diplômée en architecture navale de Southampton, a embarqué sur Pen Duick VI pour la première, la troisième et la quatrième étape de l'Ocean Globe Race. Elle nous partage cette quatrième et dernière étape et nous envoie son carnet de bord, dans lequel Gaël Ledoux revient sur le départ riche en émotions et les jours suivants, festifs et chauds...



Eloise et Anne réalisent les calculs des mesures sextant. | GUILLAUME TAURAN
Notre navigateur, Doule dépeint ici le redoutable passage du « Pot au Noir ».

Hantise des navigateurs c'est un endroit, chargé d'histoire et de légendes maritimes, dans lequel, imprévisibles et capricieux, se mêlent les alizés Nord-Est et Sud-Est des hémisphères Nord et Sud. Cette zone tropicale, chaude, variable en latitude, à l'évaporation extrême, alimente par brassage vertical la circulation globale des masses d'air. C'est aussi la zone où les lois de Coriolis, régissant toute particule en mouvement, s'inversent avec le changement d'hémisphère. Ainsi, si anticyclones et dépressions tournent dans les sens horaires et antihoraires au nord, c'est l'inverse dans le Sud. Les

prévisions météorologiques y sont peu fiables, les grains ou amas nuageux énormes et les vents y sont souvent erratiques.

Comment traverser ce marasme éolien, à bord de Pen Duick VI, quand cette Ocean Globe Race restreint nos technologies embarquées à ce qui existait en 1973 ?

À bord, le terme de Zone de Convergence Intertropicale, long et un peu savant ne nous inspirait pas. Sans vraiment connaître l'étymologie de l'expression Pot au Noir et soupçonnant un ignoble lien avec le Commerce Triangulaire, nous avons décidé de baptiser cet endroit le « Pot aux Roses », comme pour oublier la cruauté de l'histoire et apaiser nos inquiétudes stratégiques.

Avant le départ, nous avons rassemblé les conseils de météorologues et navigateurs de renom tels que Dumard, Bernot, Fauconnier, Véniard... Ces conseils, associés à nos propres expériences passées et à une documentation exhaustive nous permettent d'appréhender au mieux les défis du Pot aux Roses. La première épine est d'y arriver au bout d'une quinzaine de jours de course, au-delà des capacités de prévisions des modèles numériques, dont nous sommes coupés dès le jour du départ.

Aucune météo pendant des jours !

Autorisés par l'OGR car existant en 1973, les Weather Fax constituent notre principale source d'informations météorologiques, mais leur réception est aléatoire. La bonne transmission des ondes dépend de divers facteurs tels que le jour, la nuit, l'ionosphère ainsi que la couverture nuageuse. Les stations de Rio et du Cap ne sont plus opérationnelles depuis longtemps. La Marine Chilienne et la NOAA américaine diffusent des cartes quotidiennes d'analyse du champ de pression, l'une s'arrêtant à 38°S et l'autre commençant par 2°S. Entre les deux, dans tout l'Atlantique Sud, aucune météo, pendant des jours ! Et ces cartes, si elles sont lisibles, sont minuscules, l'Océan représenté sur l'équivalent d'une disquette de 1973.

Très vite, nous convenons que les informations météo issues des cargos ne nous sont pas d'une grande utilité. Si on a pu obtenir quelques directions et forces de vents, nous nous rappelons les réponses d'officiers de quart aux accents divers :

« P.VI : Where is the center of the low pressure, Sir ? »

« Cargo : There is no pressure, M'am »

« P.VI : What is the weather forecast for tomorrow ? »

« Cargo : The weather is good, Sir »

Le 22 mars, au 17^e jour de course, alors que nous naviguons autour de 2°S dans des alizés Sud-Est modérés, nous rencontrons nos premiers véritables grains pluvieux. Sommes-nous déjà dans le Pot aux Roses ? Déjà les premières épines ?

Selon les analystes de la station américaine de la Nouvelle-Orléans, le Pot aux Roses est situé autour de 1°S, symbolisé par un trait dont les quelques millimètres représentent plusieurs jours de navigation. Cela nous inquiète, statistiquement, cette zone est très Sud. Nous redoutons d'y entrer et qu'elle remonte, elle a été mesurée parfois jusqu'à 8°N. Bien que nous caracolions en tête avec une grosse journée de navigation d'avance depuis plusieurs jours, la perspective de se retrouver bloqués préoccupe le skipper, le navigateur et tout l'équipage.



Clémence, Tom et Laurent en quart. | GUILLAUME TAURAN

Ces grains ne sont d'abord que des avertissements, inévitablement les alizés faiblissent. Les nuages s'intensifient, traînant derrière eux de longs sillages sans vent et pluvieux qui rincent abondamment Pen Duick VI. Après les grains, les voiles faseillent... L'équipage veille, à l'affût du moindre souffle, jonglant avec les afficheurs rendus fous par le clapot et les voiles battantes. On passe les voiles d'un bord puis de l'autre, sans changer de cap : sommes-nous à contre ? On allume les « pyrogirouettes », les cigarettes du navigateur impatient, anxieux de savoir ses poursuivants encore dans les alizés.

Le 24, au début du 19^e jour de course, après de longues heures presque immobiles, nous avons parcouru 30 milles en 24 heures. Nous nous réjouissons d'avancer même à quelques nœuds entre les grains. Mais notre avance, dans la moiteur lourde et orageuse, fond comme neige au soleil. Les heures, les quarts passent, interminables. Alors que l'équipage cuit au soleil, cherchant la fraîcheur en s'enturbannant dans des serviettes mouillées, il prend les choses avec philosophie : « Comment les anciens, avec leurs lourds navires armés et chargés, remontant au vent comme la fumée,

manœuvraient-ils ici, dans des conditions d'hygiène et d'alimentation déplorables ? »

Notre avance a considérablement diminué.



Pétrole. | GUILLAUME TAURAN

Soudain, un souffle d'air ! Le vent rentre, à environ 10 nœuds, du Nord Est ! Sommes-nous sortis ? Nous prenons ce que nous pouvons, réglons et avançons ! Pen Duick s'élance élégamment tandis que l'air frais s'engouffre dans les hublots, rafraîchissant l'atmosphère, les corps et les esprits brûlés par le soleil. Mais le tribut à Neptune n'est pas encore assez lourd, par 2°N, nous sommes à nouveau pris au piège dans un calme plat. À nouveau pétrole, à nouveau les voiles battantes, à nouveau « sommes-nous à contre ? ». Malgré l'impatience qui dégouline avec la crème solaire, l'équipage reste optimiste. « Awané Awana », il scande le vent et les pyrogirouettes reprennent du service.

Par les vacances quotidiennes, nous devinons que nos adversaires subissent le même sort : « Wind coming from... nowhere », « Rain, yes, but no wind ». Nous surveillons les positions : notre avance a considérablement diminué mais nous sommes toujours les plus au Nord. Qui aura la meilleure porte de passage du Pot aux Roses ? Nous sommes par 30°W, une route relativement centrale par rapport aux statistiques. Nous tenons à ne pas nous approcher des côtes où les phénomènes thermiques et les effets de relief peuvent coïncider les orages et bloquer l'établissement des alizés.

En passant l'Équateur, ils rendent hommage à Neptune, Calypso et autres mythes marins !

Après une énième nuit « flapi-flapante » nous nous réjouissons de redémarrer et tourner les manivelles. La direction du vent est troublante : du Sud-Ouest ! Cela ne correspond pas aux alizés de l'hémisphère Nord ou Sud. Nous avançons : près de 2,5° dans la journée, au portant, bâbord amure, cap direct sur Cowes, à 9,5 nœuds. Cette orientation n'est qu'éphémère, mais rassurés d'avancer, nous fêtons ce jour-là notre passage de l'Équateur,

rendant hommage à Neptune, Calypso et autres mythes marins, sans oublier de réserver discours, gages et jeux de rôles à nos équipiers nouvellement transéquatoriaux.



Laurent et Tom envoient le spi. | GUILLAUME TAURAN

Nous comprenons le scénario de ce Sud-Ouest providentiel un peu plus tard, en relisant un Road Book de Bernot : sous une poussée d'alizés du Sud-Est, le Pot aux Roses est remonté au-dessus de nous en se dédoublant. Il laisse une porte dans laquelle s'engouffre un flux de Sud-Ouest, créant un petit anticyclone, une « zone claire », il semble que nous naviguions au Nord-Ouest de celle-ci, mais nous ne pouvons pas en être sûrs. L'ultime épine de notre passage du Pot aux Roses, sera de prendre le chambranle de cette porte, en serrant un peu trop à l'ouest, et passer une énième nuit, encalminés. Nous consignons dans le livre de bord : « Vent erratique. Nébulosité maximale, Pluies intenses. Les voiles battent avec le clapot. La barre ne répond pas. Nous essayons de nous diriger entre le 330 et le 30 ». Nous nous réconfortons en constatant que certains adversaires ont fait moins de milles en 24 heures. À l'Ouest, la majorité de la flotte n'a apparemment pas bénéficié de la poussée d'alizés. Les redoutables Translated 9 et Spirit of Helsinki sont là-bas, collés. À l'Est seul l'Esprit d'Équipe, auteur d'une trajectoire remarquable, a pu se faufiler devant, et encore, nous ne connaissons pas l'issue des paris stratégiques.

Nous sommes toujours aux avant-postes, avec une confortable avance sur ceux positionnés plus à l'ouest !



Eléa au sextant. | GUILLAUME TAURAN

Dans la nuit du 25 au 26, vers 4°N, progressivement, les déplacements des grains redeviennent prévisibles et leurs sillages sont moins pétroleux. Le 26 mars, le vent s'installe, d'abord à 10 nœuds, puis 15 et dans la nuit suivante, il atteint 25 nœuds de Nord Est, la direction tant attendue des alizés ! Pen Duick se lance au près, son allure de prédilection, nous gitons, bords, changeons de yankee et parcourons les milles à 9,5 nœuds. Nous avons franchi 6°, soit 360 milles, dans un Pot aux Roses bien épineux ! De quart en quart, de vacations en vacations, les bateaux de l'OGR redémarrent. Le plus beau passage revient à l'Esprit d'Équipe, avec qui nous ressortons au coude à coude, alors que nous avons une avance de 90 milles avant le Pot aux Roses. Nous sommes toujours aux avant-postes, avec une confortable avance sur ceux positionnés plus à l'ouest !

Nous avons abordé ce passage difficile avec une stratégie conservatrice, privilégiant des routes les plus perpendiculaires possibles à l'axe présumé de la Zone de Convergence. Lorsque la direction du vent nous laissait encore une certaine marge de manœuvre, nous avons opté pour nous positionner entre la flotte et la bouée. Ce passage, phénomène météorologique redouté, est une véritable épreuve pour les marins souvent pressés par les enjeux de la compétition. Il s'agit également d'une grande leçon de maîtrise de soi pour les navigateurs, et un rappel de la puissance des éléments face à l'humanité qui cherche à tout prévoir et tout contrôler.

« Le bateau se couche brutalement. Tout devient sombre » : En course sur Pen Duick VI (3/3)

<https://voilesetvoiliers.ouest-france.fr/course-au-large/ocean-globe-race/le-bateau-se-couche-brutalement-tout-devient-sombre-en-course-sur-pen-duick-vi-3-3-857c7ccc-1121-11ef-9468-f1ca8c573b21>

Anne DE KERVILER.

Publié le 13/05/2024 à 18h27

Anne de Kerviler, jeune diplômée en architecture navale de Southampton, a embarqué sur Pen Duick VI pour la première, la troisième et la quatrième étape de l'Ocean Globe Race. Elle nous partage cette quatrième et dernière étape à travers son carnet de bord. Dans ce troisième épisode : jeux dans les Alizés, frayeurs nocturnes et boucle autour du monde.



Pen Duick dans une dépression, grand voile affalée. | MARIE TABARLY

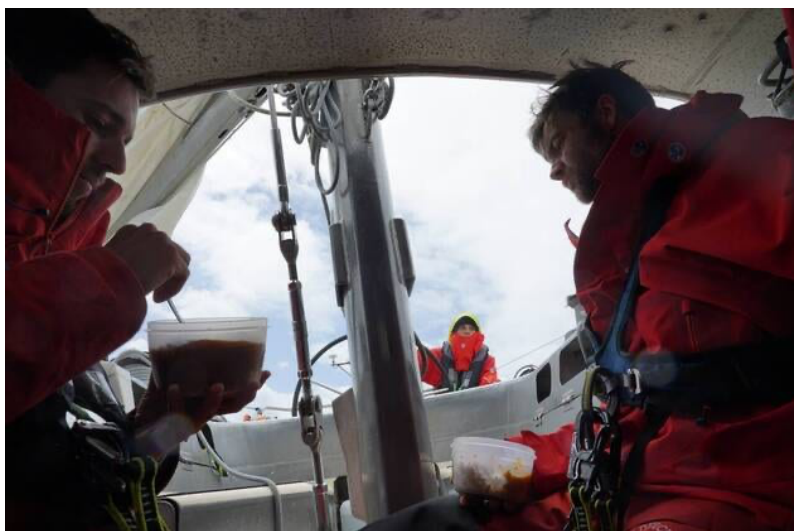
Bien lancés dans l'hémisphère Nord, nous recevons désormais régulièrement de la météo via les Weather Fax reçus des Américains, des Anglais ou des Allemands. La prochaine décision stratégique majeure va être de choisir de quel côté nous laisserons l'anticyclone des Açores. Dans les alizés, les journées sont relativement similaires donc nous accueillons avec enthousiasme toute occasion de manœuvrer. L'eau s'est refroidie et les températures redeviennent tolérables alors nous ressortons les cirés. Nous retrouvons également les poissons volants qui s'aventurent parfois pour une pause terrestre sur le pont. Dès que nous les repérons, la mission est de les renvoyer dans l'eau le plus rapidement possible.

Le 31 mars, c'est le jour de Pâques et comme nous profitons de toutes les opportunités pour célébrer, nous organisons une grande chasse aux œufs. Ce matin avec Clémence, nous allons cacher 84 œufs en chocolat sur le pont du bateau, dans les voiles, les tangons, les bômes. Nous appelons l'équipage en tapant sur une casserole et la chasse est ouverte. Ils en trouvent 83 ! Puis nous partageons un beau brunch que Véro a préparé. C'est notre manière de rompre avec la routine. Le 1^{er} avril, nous trouvons une nouvelle idée, il faut attacher discrètement une pince à linge sur un des équipiers sans qu'il s'en aperçoive. S'il la porte toujours au changement de quart, il a un gage choisit par Clémence.

Les parties de Scrabble se poursuivent avec une cadence soutenue, nous jouons jusqu'à 3 fois par jour. Le jeu a évolué au fil de notre navigation, nous avons introduit une nouvelle règle, il est maintenant possible de reprendre une lettre blanche utilisée à condition de le remplacer et la rejouer immédiatement. Nous réalisons aussi tardivement que les conjugaisons en -ât sont tout à fait valides. Dans l'ambiance de nos parties nous avons même adopté des nouveaux noms, Eléa devient Raymonde, Clémence répond au nom d'Arlette, Véro se fait appeler Edmonde, quant à moi, je suis devenue Nicole.

Je me repose dans ma bannette lorsque j'entends Marie crier « coupez la drisse » !

Dans les nuits claires, quand les étoiles scintillent, nous avons l'impression de naviguer à bord d'un vaisseau spatial. La lune se lève plus tard, disque orange sanguine émergeant à l'horizon. Une fois sortis des alizés, il faut se positionner pour ne pas se retrouver enfermés dans un anticyclone ou une dorsale et vite attraper le train de dépressions qui se forme devant nous. Dans des bateaux rapides comme les Imoca ou les multis, il est possible de se raccrocher à un système météo et progresser avec lui en restant à des bonnes vitesses. Nous n'allons pas assez vite pour rester dans les systèmes alors il est nécessaire de les anticiper.



Doule, Guillaume et Anne en quart. | MARIE TABARLY

Dans mon journal de bord, la journée du 6 avril se termine ainsi : « *Comment décrire les 48 dernières heures ?* » Le 5 avril, à 1h du matin je me repose dans ma bannette lorsque j'entends Marie crier « *coupez la drisse* ». Je me lève et retrouve Eléa, Guillaume et Véro dans le carré, nous nous habillons rapidement pour aller aider le quart sur le pont. Hugo qui est en quart avec Eloise et Kai raconte ces 3 heures :

Au signal de Marie nous lançons la manœuvre, il est 1h du matin.

À 00h00, la prise de quart se fait dans des conditions musclées, 40 nœuds d'Est, une mer formée et un ciel sombre, la lune ne se lèvera pas avant 4h. Nous venons de passer un front et le vent a tourné comme prévu, il faut réajuster notre cap et lofer. Nous naviguons sous grand-voile avec deux ris, trinquette et yankee, le vent est trop fort pour tenir un spi. Le yankee est tangonné c'est-à-dire, passé au vent en ciseau amarré sur le tangon. Il faut l'empanner afin de le basculer sous le vent. Dans une phase de calme, au signal de Marie nous lançons la manœuvre, il est 1h du matin, Tom commence à choquer. Doule et Kai sont à la colonne et moi à la poupée sous le vent. Nous finissons d'empanner lorsque le bateau part au lof. Je cours choquer l'écoute de grand-voile et la situation semble stabilisée mais dans le vrac la quasi-totalité des mousquetons de Yankee a lâché. La voile part rapidement dans l'eau et il est impossible de l'affaler. Tom coupe le point d'amure puis nous choquons la drisse et larguons la tête pour supprimer l'effet chalut. Mais un dernier mousqueton retient le Yankee sur l'étai alors je sors mon couteau et coupe la voile qui tombe en drapeau dans l'eau. Nous arrivons enfin à la remonter à bord. Nous changeons de configuration de voile, affalons la GV en gardant l'artimon et la trinquette. Nous regagnons le cockpit à 3h15. Nous prendrons notre quart suivant à 9h, les mains

courbaturées d'avoir empoigné la malheureuse voile pendant de longues minutes.



Doule manœuvre. | MARIE TABARLY

Les quarts sont éprouvants, il y a 45 à 55 nœuds de vent dans cette mer dérangée et très courte. Les vagues sont désordonnées et s'enchaînent rapidement provenant de directions différentes, elles déferlent autour de nous. Nous enchaînons les surfs à 18 nœuds – 19 nœuds mais il faut rapidement relancer le bateau lorsqu'il ralentit en bas des vagues pour ne pas risquer de perdre le contrôle et que le bateau se couche ou se fasse emporter. L'océan déchaîné est magnifique. Lorsqu'une vague atteint sa hauteur maximum et se prépare à casser en une épaisse brume blanche, elle s'affine d'abord au niveau de la crête laissant passer les rayons du soleil et prend une couleur émeraude.

Nous discutons quand le bateau se couche brutalement. Tout devient sombre.

Cet après-midi après notre quart, nous venons de changer de trinquette et je vais m'asseoir dans le carré en face de Véro. Nous discutons quand le bateau se couche brutalement. Tout devient sombre, je suis projetée à travers le carré et atterris contre un poteau en aluminium au centre. Puis je vois tout valser autour de nous, les verres en plastique, les planchers s'ouvrent, les placards pourtant bien scellés se vident... Lorsque le bateau se rétablit, c'est un carnage, il y a du chocolat en poudre dans les gilets de sauvetage, de la grenadine et du dulce de leche partout sur la table à carte. Clémence raconte que dehors le cockpit s'est rempli d'eau d'un coup, le bateau s'est couché à 90° et Doule qui était dans la coursive tribord a vu toute sorte d'objets traverser le carré. Je ne peux pas me lever pendant

plusieurs heures et Marie me remplace pour les quarts suivants, je retourne sur le pont dans l'après-midi le lendemain. Je n'arrive plus à m'asseoir et apprend à mon retour à terre que mon coccyx lui n'a pas résisté à la chute.



Doule et Anne dans le cockpit de Pen Duick VI. | MARIE TABARLY

La nuit passe et le vent diminue enfin, ce soir, nous fêtons l'anniversaire de Clémence avec un goûter. Les bougies restent difficilement allumées mais après deux longues journées, nous sommes ravis de célébrer. Il y a 30 nœuds quand nous commençons notre quart ce soir, sous grand yankee tangonné. Nous discutons avec Marie, Doule et Guillaume en surveillant deux petits nuages noirs qui évoluent derrière nous. Je suis à la barre et vois le vent monter progressivement, Marie demande d'empanner le Yankee pour que nous soyons plus stables. Le vent continue de forcer et en maintenant le bateau plein vent arrière, une vague nous prend de travers et nous partons à l'abattée. Les voiles se gonflent à contre, le tangon est dans l'eau. Marie et Guillaume qui étaient sous le vent se retrouvent au vent et attrapent le couteau sur la colonne pour couper la retenue de bôme. Le reste de l'équipage sort rapidement pour aider la manœuvre, encore un petit rappel à quelques jours de l'arrivée que tant que la ligne n'est pas franchie, elle n'est pas franchie !

Dimanche nous sommes heureux de pouvoir rejouer au scrabble presque à plat. Éloïse partage un joli moment. « *J'étais en train de barrer dans 30 nœuds lorsque je vois Hugo se lever et dire : 'Il y a des dauphins derrière toi qui surfent la vague du bateau !'. Avec la houle je dois rester concentrée sur le cap et suis frustrée de ne pas pouvoir tourner la tête pour les observer. Le visage radieux d'Hugo suffit à me consoler. En riant, il me raconte : 'Waouh, un dauphin a fait un saut de 3 mètres et a réalisé une fois en l'air qu'il n'y avait plus d'eau derrière la vague, il est retombé sur le côté !' ».*

Après 37 jours sans la voir, la terre se dessine enfin à l'horizon.



Eléa, Guillaume, Estelle et Véro à l'arrivée de l'Ocean Globe Race. | AGNES TERCINIER

Après 37 jours sans la voir, la terre se dessine enfin à l'horizon, illuminée par des lumières nocturnes. Nous nous engageons dans la Manche sous spi. L'arrivée de nuit est magique, nous sommes chaleureusement reçus par nos amis et nos familles. En posant pied à terre, je me souviens que la première chose qui m'a frappé, c'est le chant des oiseaux.



L'équipage au complet remercie Pen Duick VI, leur compagnon autour du monde. | AGNÈS TERCINIER

Quelques jours plus tard, après avoir retrouvé les amis d'autres équipages, nous faisons notre retour à Lorient où nous sommes à nouveau si bien accueillis. Retrouver la Bretagne est émouvant nous sommes presque tous présents à bord, les équipages des différentes étapes. La boucle est bouclée et nous savons que les souvenirs accumulés tout au long de la course et des escales resteront gravés dans nos mémoires pour toujours. Nous ne

réalisons pas encore pleinement tout ce que nous avons appris et le retour à terre va se faire progressivement. Cette course nous a permis de construire des liens magnifiques et de belles amitiés.